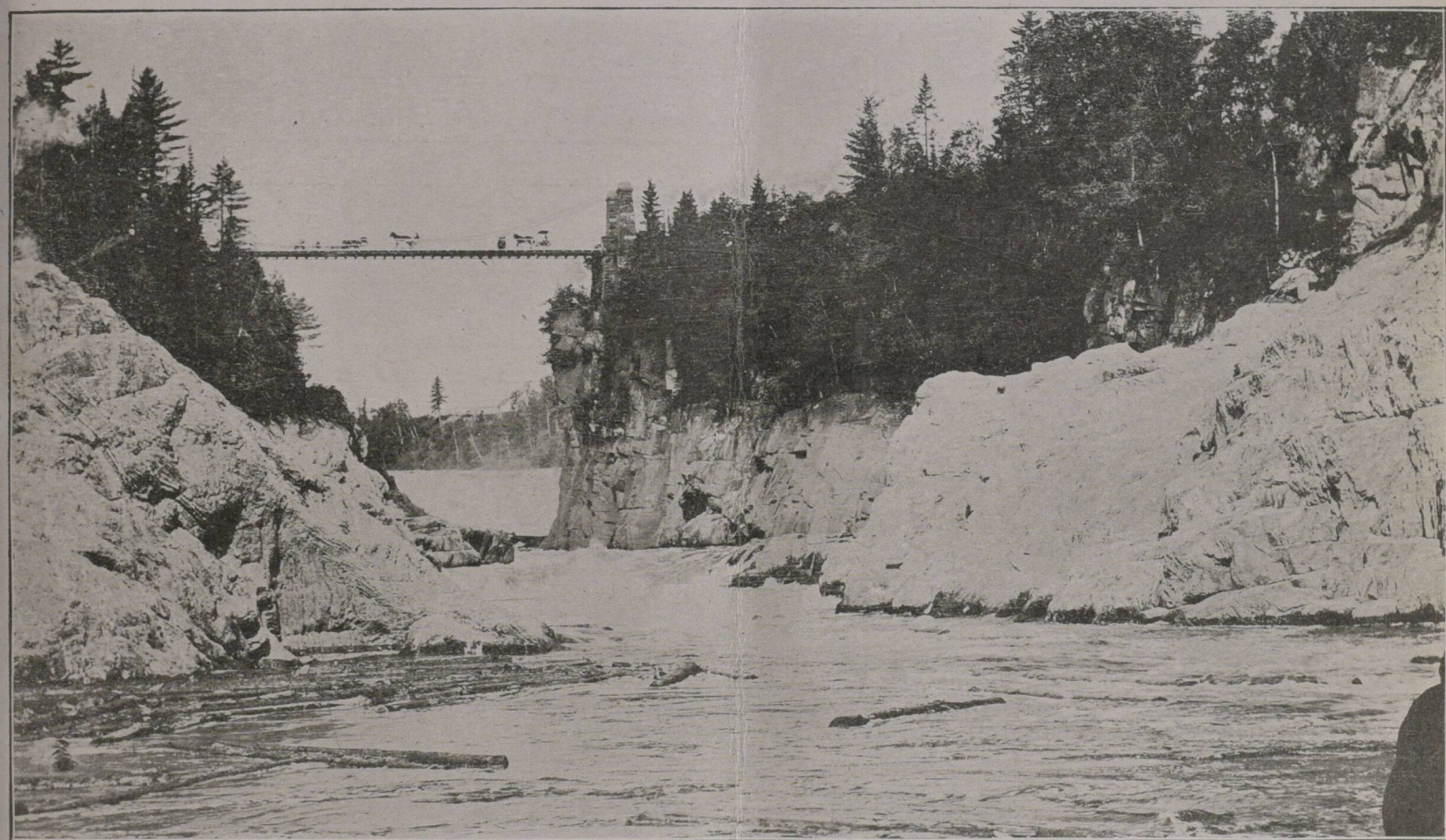


LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

Ancien pont suspendu au-dessus de la chute de la rivière Montmorency, à 270 pieds du niveau du fleuve

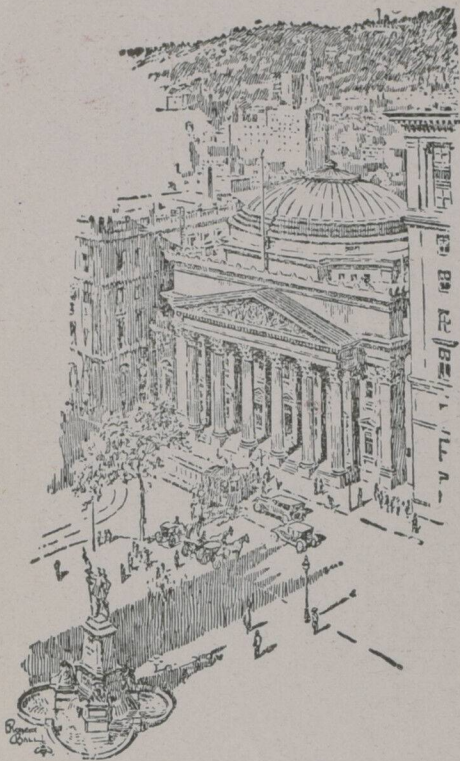


Les tours de pierre que l'on voit encore au sommet de la chute Montmorency rappellent qu'il y a 70 ans un pont suspendu unissait les deux rives de cette rivière. Ce pont s'éroula dans l'abîme, le matin du 30 avril 1856, au moment où il était traversé par un cultivateur du nom de Ignace Côté et sa femme, de l'Ange-Gardien. Un garçon de 14 ans, du nom de Vézina, qui le franchissait à pieds, subit le même sort. Les trois victimes, de même que le cheval et la charrette furent engloutis pour ne jamais reparaître. C'était le jour de l'ouverture de ce pont au trafic des véhicules. On parle de rebâtir un autre pont suspendu au même endroit.

Collection du "Quebec Daily Telegraph".

Organe de la Société des Arts, Sciences et Lettres de Québec.

PRIX: 25 SOUS L'EXEMPLAIRE



BANQUE DE MONTREAL

ETABLIE DEPUIS PLUS DE CENT ANS

DEPARTEMENT D'EPARGNE

La BANQUE DE MONTREAL a un département d'épargne dans chacune de ses succursales au Canada. Les clients y reçoivent l'intérêt sur tous leurs dépôts et aux taux les plus élevés. Des dépôts de \$1.00 en montant sont acceptés.

Crédit Foncier Franco-Canadien

AGENCE DE QUÉBEC

ARGENT

A

PRETER

sur Propriétés de ville et Terres en culture. Conditions spéciales pour prêts aux Fabriques, Institutions religieuses et Commissions Scolaires.

La Société ne charge AUCUNE COMMISSION. Ses taux d'INTERET sont BAS et son SYSTEME D'AMORTISSEMENT est reconnu comme étant LE PLUS AVANTAGEUX.

Pour renseignements, s'adresser aux bureaux de la Société.

96, RUE ST-PIERRE



QUEBEC

Vos yeux sont en sûreté sous mes soins.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 rue St-Jean.

LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

Adresse : LE TERROIR, Enreg., Case postale 366, QUEBEC.

Abonnement payable d'avance : \$2.00 par année.

Vol. V, No 2

QUEBEC

JUIN 1924

SOMMAIRE

	Pages		Pages
D'Un mois à l'autre, par Damase Potvin.....	27	La Beauce en 1775 (à la veille de l'invasion), par P. Angers.....	37
Au Parnasse Canadien :		Chez nos Membres.....	39
Hymne national (fragment), Pamphile Lemay, Le Pain Quotidien, par Alphonse Desilets, Pritemps, par Harry Bernard.....	29	Les Propos de l'Entr'Acte, par Aimé Plamondon..	40
Notre-Dame-des-Victoires, par Alonzo Cinq-Mars.	30	Le Paysan de France (conférence), par Geo. Bou- chard (suite et fin).....	41
Rien de nouveau.....	32	Le Vieux Québec et ses guides historiques, par G.-E. Marquis.....	45
Au Moulin de Vincennes, par Emile.....	33	Transformation.....	48
Impromptu, par Alphonse Desilets.....	33	GRAVURES ET PORTRAITS	
La Chanson Populaire en Bretagne, par J. de Roince	34	Nos Guides Historiques.....	26
Un Trait d'Union entre les deux Amériques, par Madeleine D. G.....	35	M. Alonzo Cinq-Mars.....	30
Le Coq du Clocher par J.-François Laroche.....	36	Nos Monuments (Marie Rollet).....	32
		Nos Paysages.....	41

NOTRE REVUE

Contrairement à ce que croient certains de nos abonnés, LE TERROIR paraît pendant les mois de vacances comme durant les autres. Nous servons exactement, fidèlement, sinon toujours très régulièrement, douze numéros par année. Les mois de vacances sont peut-être même les mieux employés.

Nous profiterons de l'occasion pour dire notre intention de varier davantage, à l'avenir, notre rédaction. Dès le mois prochain, nous aurons à présenter des rubriques nouvelles qui ne le céderont pas en intérêt à celles que nous avons déjà. Des collaborateurs nouveaux nous ont fait de belles promesses qu'ils se proposent bien de réaliser pour le plus grand plaisir de nos lecteurs.

"REVUE DES LECTURES"

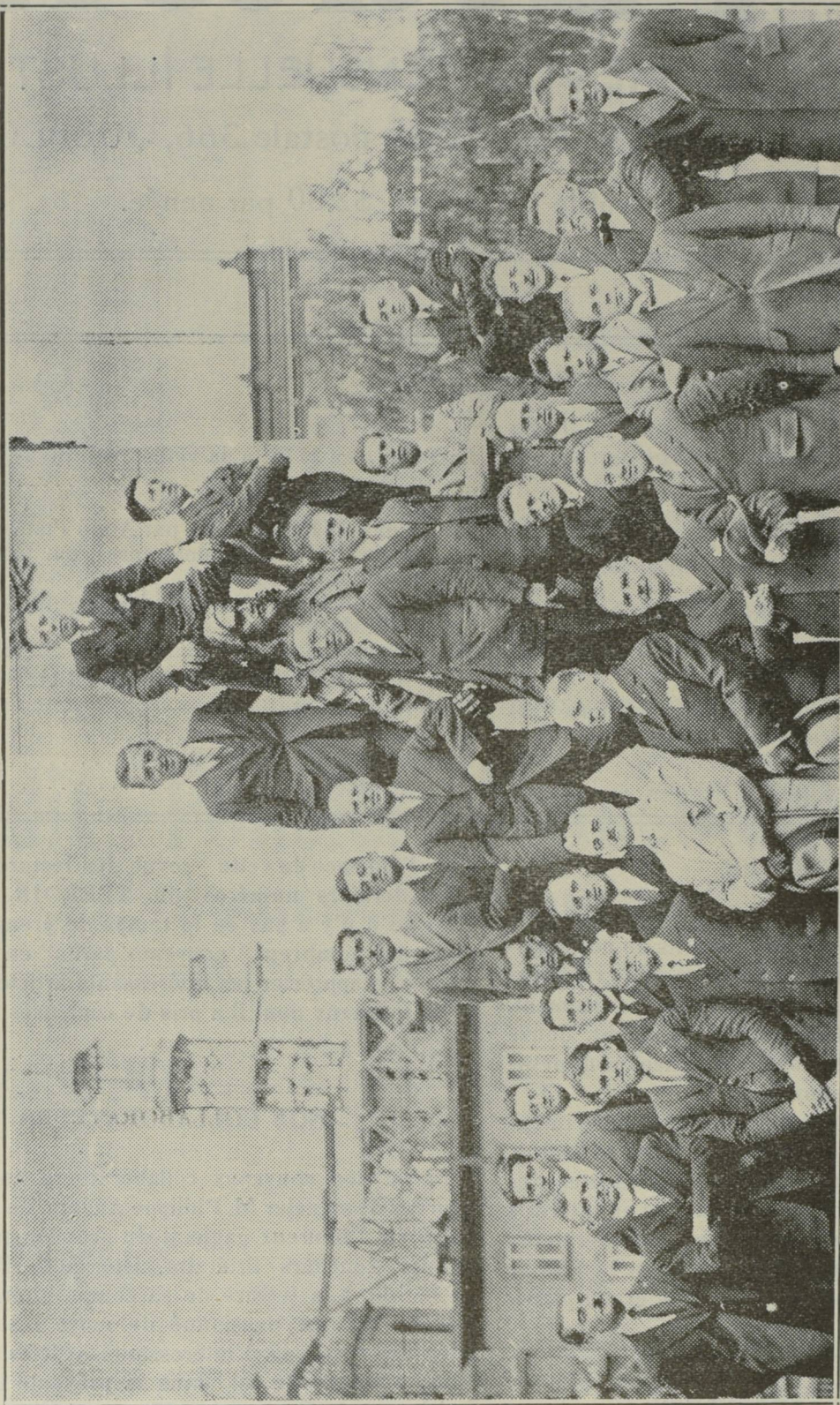
Notre prochain numéro contiendra une "revue des lectures" aussi variée qu'intéressante. Les nouvelles publications s'accumulent sur le bureau de notre rédacteur qui n'en peut mais..... Aussi est-il heureux d'attribuer au "faute d'espace", toujours complai-

sant, l'absence de cette "revue des lectures" dans les deux derniers numéros du TERROIR. La vérité, c'est qu'il n'y a pas eu le temps de prendre connaissance des nombreux "nouveaux parus" en ces derniers mois et d'apprécier les intéressants articles de revues et de journaux dont il a pris de copieuses notes.

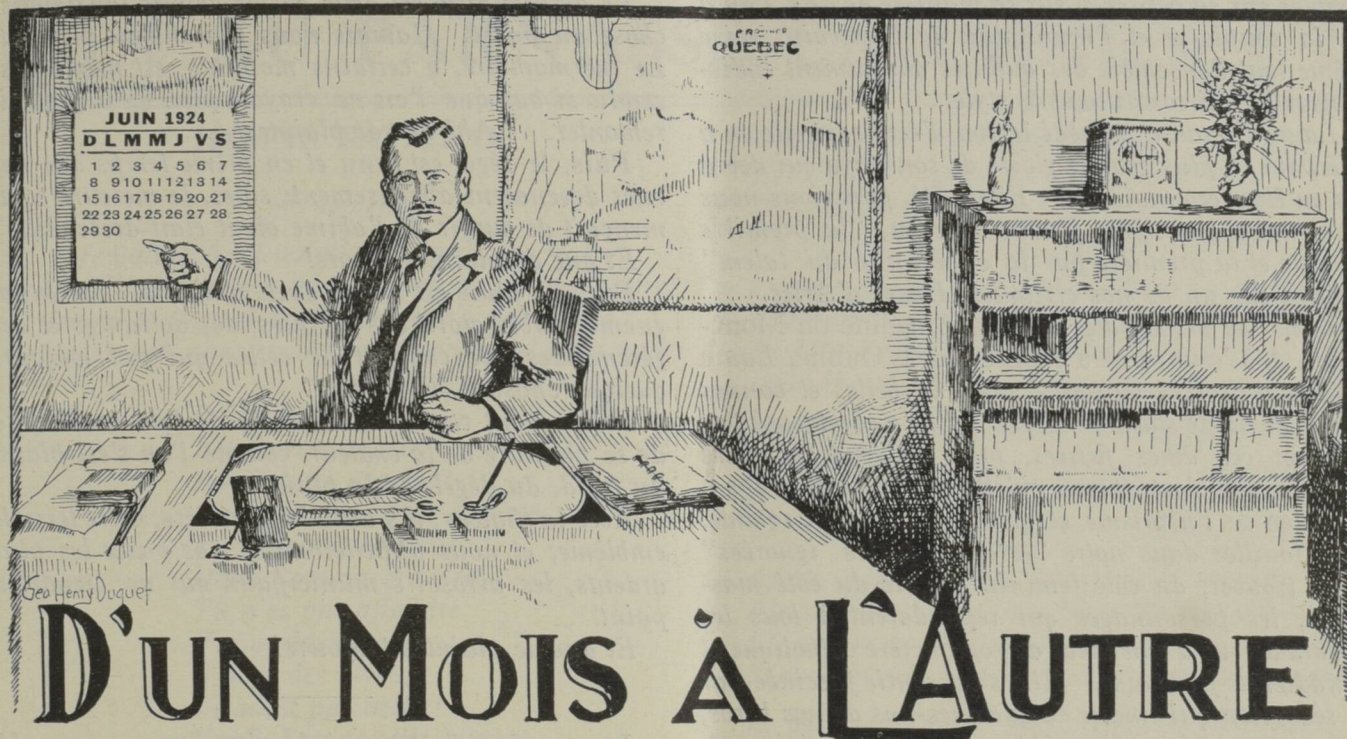
NOS COLLABORATEURS

Parmi nos nouveaux collaborateurs nous sommes heureux de signaler M. Philippe Angers, de Beauceville, qui a été l'heureux gagnant du premier prix de notre dernier concours littéraire-historique. Comme on a pu le voir à la lecture de sa composition primée, M. Angers est un passionné de notre histoire. Aussi nous a-t-il promis d'intéressants articles historiques. Nous publions de lui, dans la présente livraison, un article sur la Beauce de 1775 avant l'invasion américaine d'Arnold. Dans notre prochain numéro, nous donnerons un article de M. Angers sur Arnold lui-même, et plus tard, une autre étude sur l'invasion elle-même. Les trois études ont été résumées par leur auteur lors d'une séance du récent congrès de la Société Historique du Canada, et ont été remarquées et goûtées.

NOS GUIDES HISTORIQUES



AU PIED DU MONUMENT DE LOUIS HEBERT, l'on voit un groupe de guides historiques diplômés, que la ville de Québec met à la disposition de ses visiteurs. — La plupart sont des professeurs enseignant dans les écoles de la Commission scolaire de la ville; plusieurs autres sont des fonctionnaires publics. — Tous sont bilingues, bien que la presque totalité soient Canadiens français. — Leur pied-à-terre est à l'hôtel de ville, au deuxième étage. — On peut aussi les appeler au Bureau du "Québec Auto Club" (Tél: 5798). — Au centre de la première rangée l'on remarque le président de l'Association des Guides, M. Ludger Faguy; à sa gauche, le vice-président M. John Hill; à sa droite, M. G.-E. Marquis, directeur des cours, et à la droite de celui-ci, M. J.-A. Dubé, secrétaire.



D'UN MOIS À L'AUTRE

Par DAMASE POTVIN

Nous n'avons pas seulement, cette année, la fête nationale; nous aurons la Semaine Nationale qui comprendra, au début et à la fin, la célébration de la fête des Canadiens français et celle de la fête nationale des Canadiens, sans distinction de race.

C'est une très heureuse idée qu'a eue la Commission de l'Exposition Provinciale, organisatrice de cette semaine, d'ouvrir ainsi la belle saison par une semaine de réjouissances patriotiques, d'attractions variées mais saines, de démonstrations instructives. Il semble qu'il n'ait pas de meilleure façon de commencer les vacances et celles-ci ne peuvent être qu'agréables, ouvertes de manière aussi réjouissante.

La Semaine Nationale marquera également le début de la saison du tourisme, l'arrivée définitive du beau temps, l'entrée en vigueur du règlement de l'heure d'été.—Bref, la Semaine Nationale proclamera le début de l'été comme l'Exposition Provinciale, depuis au delà de dix ans bientôt souligne la venue de l'automne.

Nous ne faisons que rappeler en passant le caractère attractif et éducatif de la Semaine Nationale; on connaît déjà les grandes lignes de son programme. Mentionnons tout spécialement une manifestation d'un caractère tout patriotique en faveur des plus anciennes et des plus nombreuses familles des deux plus vieux comtés de la province; ceux de Québec et de Montmorency; et que l'on devra à la coopération de la Commission de l'Exposition Provinciale et de la Société des Arts, Sciences et Lettres.

Cet hommage national que l'on veut rendre aux plus anciennes familles rurales des comtés de Québec et de Montmorency n'est que le commencement

des honneurs que l'on désire instituer pour ainsi dire, en faveur des anciennes familles de toute la province. L'idée des organisateurs de ce concours, c'est de dresser une liste complète de toutes les familles de la province de Québec qui occupent encore, après plus de deux cents ans, le patrimoine que défrichèrent leurs ancêtres. Deux siècles, c'est peut-être bien peu aux yeux des vieux pays d'Europe; mais une institution qui est deux fois séculaire dans la jeune Amérique doit déjà revêtir comme un caractère d'antiquité.

Ils s'en vont tout de même trop vite aux vieilles lunes toutes nos vieilles choses et toutes nos vieilles institutions; elles sont vieilles trop jeunes, pourrait-on dire, et il faut savoir gré à ceux qui s'efforcent, sinon de les conserver, du moins d'en ressusciter le souvenir. Si l'on songe avec raison à fonder un musée national des vieux objets du passé, on trouvera logique de cataloguer sous une forme quelque peu tangible nos vieilles institutions et nos plus anciennes familles qui sont parmi les institutions qui nous sont les plus sacrées.

Laure Conan—Félicité Angers—n'est plus. Elle a rendu sa belle âme à Dieu, aux premiers jours de juin, à l'âge de près de quatre-vingts ans. En elle a disparu un écrivain de race qui a aimé sa patrie et l'a bien servie; elle lui a consacré tout son talent, qui était brillant et qui mérite plus qu'une mention honorable dans nos annales littéraires.

Laure Conan a enchanté nos jeunes ans avec son roman de début ANGELINE DE MONTBRUN où encore que les influences de lectures soient trop

visibles sur sa pensée et sur sa manière de dire, l'on a vu la souplesse et l'originalité de l'écrivain, voire même tout l'ensemble des qualités absolument indispensables qui constituent le style.

Laure Conan a possédé le don d'écrire; et elle en a usé pour la plus grande gloire de son pays qui devra lui en être reconnaissant. Elle a été, pourrions-nous dire, notre première femme-écrivain, "la première en date et la première par la supériorité du talent" a dit d'elle un de nos critiques, Henri d'Arles.

Dans ses principales œuvres: Angeline de Montbrun, A L'œuvre et à l'Épreuve, L'Oublié, Laure Conan a cherché surtout à créer de belles et bonnes âmes, de haute stature morale. Elle a commencé par montrer ces âmes fictives, mais en étudiant notre histoire, elle s'est aperçu qu'elle perdait son temps à inventer de l'héroïsme et qu'elle n'avait, en somme, qu'à fouiller dans notre "écrin de perles ignorées" pour trouver, du côté féminin comme du côté masculin, les personnages qui répondaient à tous les points de vue à son idéal de romancière catholique et canadienne-française. Elle s'est sentie fascinée par la séduction qui émane de quelques-uns de nos héros, même parmi les plus oubliés de notre histoire, et, aussitôt, elle s'est mise à étudier nos archives poudreuses où elle a trouvé des personnages bien supérieurs à ceux qui son imagination lui avait jusque là présentés. Et elle nous a donné successivement, mais à dix ans d'intervalle, A l'Œuvre et à l'Épreuve et L'Oublié. L'Académie Française a distingué ce dernier roman historique qui est non seulement le meilleur de Laure Conan mais représente ce qu'il y a de mieux encore dans notre jeune république des lettres.

On a comparé Maria Chapdeleine de Louis Hémon à Colette Baudoche de Maurice Barrès; que l'on prenne donc la peine de comparer, l'esprit dépouillé de toute tendance au déprimant snobisme, L'Oublié au pur chef-d'œuvre de Barrès! Les deux ouvrages ne sont-ils pas nés, spontanément, des mêmes forces mystérieuses, aux mêmes heures fécondes et solennelles où la réalité cotoie l'idéal; l'on y sent la même touche d'élégance et à la fois de simplicité biblique, même phrases heureuses dans l'expression des états d'âmes des personnages et dans les tableaux de la nature.

Nous n'exagérons pas, l'histoire littéraire de notre jeune pays consacra la gloire de Laure Conan.

Il paraît qu'à cause de la nouvelle lune qui, entre nous, comme toutes ses pareilles, est vieille comme le monde, nous allons entrer dans une nouvelle phase de temps. "Gaudeamus igitur!"

Allons-nous suer au grelotter? Les savants météorologistes mêmes n'en savent rien. Ce qui est certain, c'est que dans l'un ou l'autre cas, nous allons nous plaindre. Récapitulons.

Le dernier hiver est déjà, même depuis longtemps, chose du passé. Jamais nous n'avons eu si froid. Le thermomètre, à certains moments, est même descendu si bas que l'on ne croyait plus qu'il pouvait remonter. Ah! que de plaintes!

Puis, le dégel est venu et en même temps que nos rues devenaient affreusement sales, le mercure commençait de surgir de l'abîme où il était descendu.

Et que de plaintes encore!

Puis, la pluie est venue avec, toujours, l'accompagnement obligatoire des plaintes, des doléances et des gérémiades, de ceux et de celles qui ont toujours quelque chose à étrenner.

Enfin, vont venir les chaleurs; et l'on continuera de se plaindre de la chaleur, comme l'on s'est plaint du froid, du dégel, de la pluie.

Avec la chaleur, il y aura la poussière, notre terrible emblème; et nous appellerons de nos vœux les plus ardents, les arrosoirs municipaux qui ne viendront point.....

Et que de plaintes toujours!.....

La semaine du 20 mai dernier sera remarquable dans les annales intellectuelles de Québec. Notre ville, en effet, durant toute cette semaine, a été littéralement envahie par les hommes de lettres et de sciences de tout le Canada. Trois conventions ont été tenues qui ont réuni près de 200 travailleurs de la pensée et qui eut pu suivre toutes les séances de ce triple congrès eut assurément beaucoup retenu.

En effet, en cette semaine du 20 mai, nous eûmes à Québec les séances annuelles de la Société Royale du Canada, la convention annuelle de l'Association des Auteurs Canadiens et celle de la Société Historique du Canada.

Des programmes spéciaux d'amusements sociaux: banquets, excursions, réceptions, concerts avaient été préparés par des sociétés locales, pour rendre à nos intéressants visiteurs leur séjour à Québec aussi agréable que possible et nous osons espérer qu'ils ne se sont pas trop ennuyés et qu'ils ont emporté de notre ville un bon et durable souvenir.

C'est ce que nous gardons, d'ailleurs, de leur visite. Nous entretenons de plus, l'espoir que les relations nouées entre ceux de Québec et des provinces sœurs pendant cette semaine de confraternité intellectuelle, auront de bons effets sur la bonne entente en général qui doit régner entre les provinces confédérées. C'est en confraternisant de cette façon le plus souvent possible, que nous nous connaissons davantage et que nous nous apprécions réciproquement. Il est juste que ce ne soit pas toujours les mêmes qui soient appelés à faire les premiers pas et même toutes les démarches dans la voie de l'entente cordiale; c'est l'échange adéquat des bons procédés qui cimentera l'entente.

AU PARNASSE CANADIEN

HYMNE NATIONAL

(Fragments)

*Je t'aime, ô sol natal! Je t'aime et te révère!
Que Dieu verse sur toi ses bienfaits les plus doux!
Jusqu'au jour où le ciel deviendra notre terre,
La terre où nous vivons doit être un ciel pour nous!*

*O Patrie adorée,
Est-il une contrée
Aussi belle que toi?
Aux jours sombres d'orage,
Tu puises le courage
Dans l'amour et la foi,
Tu n'es pas affaiblie
Par un lâche repos;
O terre des héros,
Tu n'est pas avilie!
Non! J'en appelle à vous,
Antiques sanctuaires
Où l'on prie à genoux!
Non! J'en appelle à vous,
O cendres de nos pères!*

*Je t'aime, ô sol natal! Je t'aime et te révère!
Que Dieu verse sur toi ses bienfaits les plus doux!
Jusqu'au jour où le ciel deviendra notre terre,
La terre où nous vivons doit être un ciel pour nous!*

PAMPHILE LEMAY.

LE PAIN QUOTIDIEN

*Les hommes ont placé toute leur confiance
Dans ta vertu sacrée, ô pain quotidien!
Lorsque Dieu dépouilla l'Ancêtre de son bien,
Il glissa dans son pain la sublime espérance.*

*Tu renfermes en toi les attrait du devoir
Rigoureux à nos bras, mais utile à notre âme.
Et ceux qui t'ont compris, au cri qui te réclame.
Ont joint au dur travail la douceur de l'espoir.*

*Ils ont peiné gaiement sous les tâches ardues;
De l'aurore au couchant ils ont œuvré pour toi,
Sachant bien qu'à la fin ils auraient sous leur toit
Ta bonté reposante et ta joie assidue.....*

*Dépouillé de la forme âpre du châtement,
Unissant les douceurs multiples de la manne
Aux saintes voluptés de l'amour qu'il émane,
Le pain renferme Dieu dans le Saint-Sacrement.*

*C'est le pain qui refait les forces dépensées
Et c'est de lui que naît le courage éternel
Dont se nourrit le cœur périssable et charnel
Où notre humanité retrempe ses pensées.*

*Le pain des anciens jours, le pain bis, le pain noir
Était plus savoureux à l'antique misère
Et portait les vertus fécondes de la terre
Dans le sang de la race attachée au terroir,*

*Nos aïeux, plus croyants, en se mettant à table,
Consacraient le repas d'un grand signe de croix
Afin que le Seigneur, touché de tant de foi,
Leur gardât l'âme franche et le pain délectable.*

*Aussi sont-ils partis, dans le soir avancé,
Fiers et beaux dans leur force et robustes encore.
Et la terre a repris leurs cœurs en son amphore
Mais leur cher souvenir ne nous a point laissés....*

*Le pain est fait d'amour, de force et de prière
Et c'est ce qui lui donne un vivifiant parfum,
Car ce sont les vertus des laboureurs défunts.
Que renferme le blé jailli de bonne terre.....*

ALPHONSE DESILETS.

(“La Genèse du Pain”)

PRINTEMPS

*Or, le soleil est fier de s'être levé tôt,
Et sur la plaine, et sur le bois, et le coteau,
Jette son rire franc qui fait de la lumière.
Des coqs chantent. Au loin l'angelus! La première
Herbe pointe son nez à travers les guérets.
Des pissenlits hâtifs voudraient s'ouvrir. Les rais
Du soleil flambant neuf font des mares jolies
Du peu qui reste encor des neiges avilies.
Des planches dans ce coin; et des cailloux mouillés
Qui miroitent, par ci, par là; les fils rouillés
De la clôture de fil de fer, sur la route.
Sol qui fume, filets d'eau grasse, banqueroute
Finale de l'hiver; la terre qui renaît
La campagne a jeté loin d'elle son bonnet
De coton blanc. C'est le printemps! Le paysage
A la noble douceur d'un tout jeune visage.
Le soleil se promène aux champs frais labourés,
Et les mottes de terre ont des reflets pourprés.*

HARRY BERNARD.

M. Harry Bernard est rédacteur au “*Courrier de Saint-Hyacinthe*”
Il vient de publier un roman dont on dit du bien. “*L'homme tombé*” e
que “*l'Action Catholique*” publie présentement en feuilleton. Nous par-
lerons de cette nouvelle œuvre canadienne dans le prochain numéro du
Terroir.



NOTRE-DAME-des-VICTOIRES

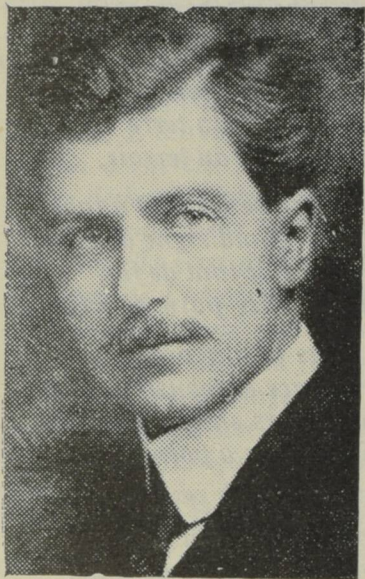
L'ÉGLISE ET LA PLACE

Première mention honorable du concours historique de la Société des Arts, Sciences et Lettres

par

Alonzo Cinq-Mars,

journaliste.



ALONZO CINQ-MARS

VOULEZ-VOUS voir le cœur même du vieux Québec ? Allez à la "place" de Québec, à Notre-Dame-des-Victoires. C'est là, selon moi, le point historique par excellence de notre ville, le coin resté le plus français de chez nous. Cet endroit est-il assez apprécié, assez aimé ?

Sans doute il n'est pas un québécois qui ne sache qu'à la Basse-Ville, au pied des remparts, à quelques pas du débarcadère des

bateaux passeurs, il y a une place minuscule entourée de vieilles constructions dont la plus importante est la petite église de Notre-Dame-des-Victoires. Sans doute aussi nos guides d'occasion ne manquent pas d'y conduire les touristes. Mais comprenons-nous bien et faisons-nous valoir assez tout le charme qui se dégage non seulement de l'antique église, mais de la place elle-même ?

Admettons que la place de Notre-Dame-des-Victoires est assez difficile à trouver au milieu des gratte-ciel avec lesquels on est en train de moderniser Québec. Telle l'humble violette des champs, elle se dissimule aux yeux des étrangers. Il faut être québécois ou bien averti pour savoir qu'en partant du marché Finlay, site de l'ancienne "Abitation", on n'a qu'à remonter la rue de la Place pour arriver à un tout petit square où l'on voit surgir comme par enchantement une petite église enchâssée dans un pâté de vieilles maisons dont plusieurs sont du régime français.

Si vous n'avez jamais eu le bonheur de visiter la France, venez voir ce joli petit coin de ville française. Voici de vieux bâtiments de pierre aux pignons pointus, aux façades badigeonnées de gris ou de jaune terreux, aux fenêtres à petits carreaux, aux cheminées à multiples tuyaux et à girouettes. On ne saurait trouver un coin plus français à Rouen, à Rennes, à Nantes.

Chapeau bas devant Notre-Dame-des-Victoires, le bijou historique de Québec, l'un des derniers

témoins qui nous restent des temps héroïques, depuis la destruction de notre chère Basilique !

C'est pourtant une église bien petite, très simple, dont les modestes dimensions ne satisferaient plus aujourd'hui le plus humble de nos villages. Elle est construite en pierre des champs, comme la plupart des maisons voisines, et sans aucun ornement. Façade pleine, double porte cintrée sous un fronton droit, pignon fort pointu, le côté sud du toit se prolongeant très bas pour abriter le sacristain, clocher bas et frêle surmonté du légendaire coq gaulois.

Sur la façade une plaque de bronze portant l'inscription suivante :

"Cette église, érigée sous le vocable de l'Enfant-Jésus, en 1688, sur l'emplacement du vieux magasin du Roy, prit le nom de Notre-Dame-de-la-Victoire en 1690 et de Notre-Dame-des-Victoires en 1711. En face de l'église se tenait le marché public de Québec durant la domination française. Autour de la place résidaient les principaux marchands de Québec. Au centre, l'intendant Champigny posa, en 1686, un bronze de Louis XIV."

Quelles dates légendaires !

1690 !

La flotte de l'amiral Phips est devant la ville qui attend en vain des secours de France. La population de Québec, frappée de terreur, accourt à la nouvelle église de la Basse-Ville et demande à grands cris la protection du ciel par l'entremise de la sainte Vierge. On hisse sur le clocher, face à l'ennemi, un tableau de la sainte Famille sur lequel les canonniers de Phips s'acharnent à tirer sans l'atteindre, ce qui protège les maisons de la Basse-Ville, les boulets passant bien au-dessus des toits et allant se perdre dans la falaise. Phips, décontenancé par la fière réponse de Frontenac et découragé après quelques jours de combats inutiles, se retire avec sa flotte. C'est alors un délire d'allégresse et un concert de louanges à l'adresse de la reine du ciel. Les québécois reconnaissants donnent à l'église de la Basse-Ville le nom de Notre-Dame-de-la-Victoire.

1711 !

Cette fois, le danger est encore plus grand. L'amiral Walker remonte le Saint-Laurent avec une flotte formidable tandis que des armées de terre non moins imposantes s'avancent pour envahir le Canada par le lac Champlain. Durant une nuit brumeuse d'août, la flotte ennemie va se briser sur

les récifs de l'île aux Œufs. De leur côté, les armées de terre, en apprenant ce désastre, rebroussement chemin sans avoir brûlé une amorce. La nouvelle de ces événements remplit les québécois d'une pieuse allégresse. Ce n'est plus seulement Notre-Dame-de-la-Victoire qu'ils veulent remercier et honorer, mais Notre-Dame-des-Victoires. Pareil miracle valait bien un pluriel!

L'église actuelle n'est plus absolument celle du régime français. Les bombes de Wolfe, durant le siège de 1759, ne l'épargnèrent pas plus que les Boches ne le firent de la cathédrale de Reims durant la grande guerre des nations. Une vieille estampe nous la montre avec ses murs déchiquetés à la suite du bombardement du 8 août 1759, qui détruisit en même temps 167 maisons. Moins de six ans après, toujours fidèles au culte de Marie, les québécois relevaient les murs de son temple qui est encore aujourd'hui ce qu'il était en 1765, ayant échappé aux nombreux incendies qui ravagèrent la Basse-Ville depuis lors.

L'intérieur de Notre-Dame-des-Victoires ne parle pas moins éloquemment aux cœurs français. Plus ornementé que l'extérieur, il n'a tout de même pas une architecture bien savante: nef rectangulaire très peu éclairée, sans abside proprement dite, voûte surbaissée, autel avec retable à tourelles et tombeau de style ancien, statues très ordinaires.

Ah! ce n'est pas un temple moderne! Mais comme il fait bon d'y prier en communion avec l'âme des ancêtres!

Notre-Dame-des-Victoires est un lieu de pèlerinage très fréquenté, et ce n'est pas sans raison si l'on en juge par les nombreux ex-voto suspendus à ses murs ou encore par les suppliques et les remerciements qu'on voit écrits sur d'innombrables petits papiers accrochés à un tableau, près de la porte. Ici, c'est un étudiant qui demande la faveur de réussir dans ses examens; là, c'est un pauvre jeune homme désirant une position; une jeune fille demande "la faveur de vaincre tous les obstacles qui s'opposent à sa vocation" une autre personne demande la conversion d'un grand pécheur; enfin des centaines d'autres remercient Notre-Dame-des-Victoires pour des faveurs obtenues avec promesses d'afficher la chose dans son église.

Si Notre-Dame-des-Victoires a un aspect plutôt modeste et pauvre, elle n'en possède pas moins des trésors artistiques d'une valeur inestimable. N'y voit-on pas une toile de Rubens, représentant l'Élévation en Croix? Une autre, attribuée à Van Loo, représentant sainte Geneviève, se trouve dans la petite chapelle Sainte-Geneviève, attenante à l'église.

Nos ancêtres avaient apporté de France le culte de la patronne de Paris, dont la fête est toujours célébrée avec grande ferveur dans notre antique

église, où sont gardées précieusement des reliques de la vierge de Nanterre.

Les événements épiques qui ont illustré l'église de Notre-Dame-des-Victoires sont évoqués par des fresques sur les murs. On y voit la reproduction de "Kebeka Liberata", médaille commémorative qui fut frappée en France pour commémorer la libération de Québec en 1690: la ville est représentée par une femme couronnée, assise sur son rocher au pied duquel le Saint-Laurent verse son urne, et foulant aux pieds des boucliers, des cuirasses et des étendards aux armes de l'Angleterre. Une autre fresque évoque la libération de Québec en 1711: l'ange protecteur de la Nouvelle-France frappe la flotte de l'amiral Walker qui se brise sur des récifs.

Quittons à regret l'impressionnante église, retournons sur la place et jetons un coup d'œil sur les vieilles maisons. Au coin de la petite rue de la Place, sur le mur de l'hôtel Blanchard, voici une autre plaque de bronze avec une inscription rappelant que là s'élevait, en 1639, la maison de Noël Juchereau des Chatelets, qui fut la première résidence de la Vénérable Mère Marie de l'Incarnation et des religieuses Ursulines à Québec.

C'est là que l'illustre fondatrice du couvent des Ursulines de Québec commença son apostolat dans la Nouvelle-France. L'immeuble qui abrita jadis les saintes femmes et les petits sauvages qu'elles éduquaient a dû changer de forme pour devenir l'auberge qu'il est aujourd'hui. Il n'a pas dû échapper plus que l'église aux bombes de Wolfe en 1759. Ses murs subsistent encore. Saluons-en les pierres sacrées!

Plusieurs autres vieilles maisons qui entourent la place doivent avoir une histoire intéressante, mais les annales québécoises sont muettes à leur sujet. Les captivantes brochures du Dr N.-E. Dionne et de l'abbé Allaire et les autres ouvrages que nous avons consultés contiennent peu de renseignements sur le côté profane de la place de Notre-Dame-des-Victoires.

Nous savons seulement que, choisie par Champlain dès 1608 pour être le lieu de marché et de réunion publique de la ville qu'il venait de fonder, la "place", comme on l'appelait alors tout court, fut ensuite successivement appelée place de la Basse-Ville, place Royale, place de Notre-Dame-de-la-Victoire, place de Notre-Dame-des-Victoires et enfin place Notre-Dame, nom qu'on lui donne communément aujourd'hui.

C'est sur cette place, à côté des bancs des bouchers et de la balance publique, que se tenaient les assemblées du peuple. C'est là que les hérauts d'armes, à défaut de gazettes, annonçaient aux québécois du temps les nouvelles apportées de France par les derniers navires. C'était aussi le

théâtre d'un spectacle fort commun jadis et que la civilisation a heureusement fait disparaître de nos mœurs depuis longtemps: le pilori.

Qu'est donc devenu le bronze de Louis XIV qui fut installé en 1686 au centre de la place par l'intendant Champigny et dont parle l'inscription sur la façade de l'église? Selon M. Pierre-Georges Roy, qui a publié sur ce sujet, dans son "Vieux Québec", une étude fort documentée, ce buste était installé à l'endroit même où s'élève aujourd'hui une jolie petite fontaine. Notons en passant que cette fontaine était jusqu'à tout récemment surmontée d'un héron qu'on a eu le mauvais goût d'enlever pour le remplacer par une banale lampe électrique. Les déménagements de ce fameux bronze qui encomrait trop la place, au gré des charretiers, les tribulations qu'il causa à Champigny, aux gouverneurs de Québec et à leurs ministres même, et la volumineuse correspondance dont il fut l'objet entre Québec et Versailles, pourraient faire le sujet d'un poème héroï-comique dans le genre du "Lutrin" de Boileau. Comme question de fait, on ne sait pas exactement où est allé ce bronze du roi-soleil.

Mais ce sont là des anecdotes bien profanes pour une place aussi riche en souvenirs historiques autrement importants.

C'est l'âme du vieux Québec qui plane sur cette place restée bien française au milieu des bâtiments modernes qui envahissent de toutes parts notre vieille cité et qui brisent le beau profil du rocher québécois.

O vous qui avez pleuré en voyant brûler notre vieille et splendide Basilique, que de larmes ne verseriez-vous pas si pareil malheur arrivait aujourd'hui à notre modeste, mais combien précieuse église de Notre-Dame-des-Victoires!

Il importe de préserver plus que toute autre, non seulement contre le feu, mais contre le vandalisme des barbares modernes, cette place historique qui garde, dans sa modestie, la grandeur des anciennes choses si chères aux cœurs vraiment québécois.

On parle d'élargir nos rues et nos places publiques. Que l'on fasse aussi moderne que l'on voudra la partie neuve de la ville. Mais, de grâce, que l'on ne touche ni à nos rues ni à nos places du vieux Québec!

Surtout que l'on n'aille pas toucher à la place de Notre-Dame-des-Victoires! Ce serait un malheur doublé d'un sacrilège!

NODAVIC

— o —

Chose admirable, la religion chrétienne qui ne semble avoir d'autre objet que la félicité de l'autre vie fait encore notre bonheur dans celle-ci.

RIEN DE NOUVEAU

On aura toujours raison de dire qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil, et on en viendra assurément à découvrir, en faisant des fouilles, qu'il existait des automobiles sous les empereurs romains, puisqu'on a découvert que l'aviation était en grande pratique du temps de Cyrano de Bergerac qui est même, raconte-t-il lui-même dans ses "Voyages Fantastiques", après une glorieuse envolée, tombé en plein Canada. Il faut lire ça; c'est aussi intéressant que le récit des récentes randonnées aériennes de D'Oisy.

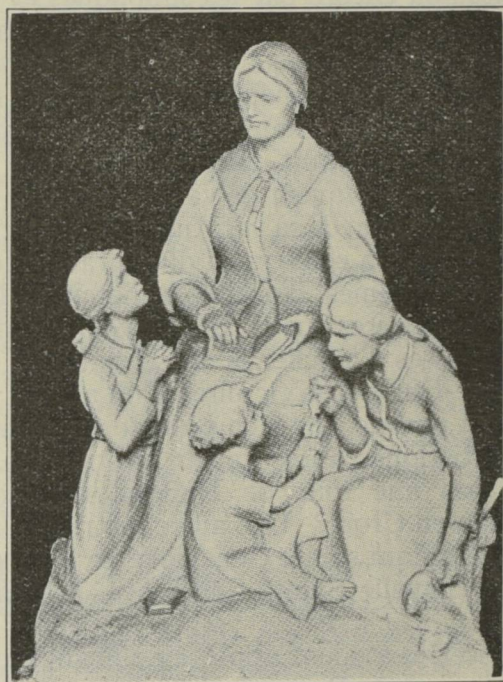
Nos unions ouvrières, depuis qu'elles ont été constituées et qu'elles fonctionnent, les Socialistes, depuis qu'ils existent, croient sans doute être les inventeurs des grèves et qu'avant eux, c'était sous ce rapport le déluge. Que l'on apprenne donc, si on ne le sait pas déjà que les conflits du travail, en tous points tels qu'ils éclatent aujourd'hui, existaient au temps déjà passablement lointain de Tite-Live. Cet historien nous fait, en effet, dans son "Histoire de Rome" le récit d'une grève plutôt bizarre, beaucoup plus originale en tout cas qu'une simple grève de mineurs ou d'employés de chemins de fer. C'était une grève de joueurs de flûte. Et ce fut beaucoup plus désastreux, dans Rome, que si aujourd'hui les joueurs de "musique à bouche" déclaraient la grève à Québec.

Si donc on en croit cet historien Tite-Live, les joueurs de flûte de la capitale, du grand empire romain, mécontents de s'être vu interdire le droit de jouer dans le temple de Jupiter, s'enfuirent de Rome, et, pour les faire revenir, on dut jouer d'un autre instrument: de la ruse. Les musiciens furent entraînés dans les "bars" de ce temps-là, et on les enivra. Pendant la nuit, et alors qu'ils dormaient profondément, on les ramena à Rome. Mais lorsqu'ils s'éveillèrent, ce fut un beau potin; finalement, les grévistes bénéficièrent de nouveaux privilèges et d'une augmentation de salaire.

Grève; le mot est peut-être moderne; la chose est ancienne et se perd dans la nuit des temps. On écrit même que sous la vingtième dynastie des Pharaons—vous voyez que ce n'est pas d'hier—l'Égypte connaissait toute l'horreur des conflits du travail, il y avait même des sortes d'unions qui s'occupaient d'organiser des grèves et de déchaîner le prolétariat contre le patronat.

Comme quoi les chefs ouvriers d'aujourd'hui auraient bien tort de se croire des aigles.

NOS MONUMENTS



L'un des groupes du monument Louis Hébert représentant l'épouse du premier colon canadien, Marie Rollet instruisant ses petits enfants.



AU MOULIN DE VINCENNES



Il y a des moulins banals qui sont loin de l'être. Preuve, celui de Vincennes, à Beaumont. Et il se trouve des meuniers éveillés, chez nous; exemple, celui dont nous allons vous entretenir. Suivez-nous et nous allons vous présenter l'un et... l'autre.

A huit milles de Lévis, sur le versant de la colline faisant face au vieux village, il est perché, là, sur la falaise, à 150 pieds au-dessus de la grève. Son seigneur et maître actuel est un architecte de goût et, de plus, un folkloriste très sincère: c'est M. Lorenzo Auger.

Abandonné depuis de nombreuses années, ce vieux moulin fut acquis par cet original au sens raffiné d'artiste, qui l'a converti en châlet champêtre, sans lui enlever son cachet rustique.

Sa grand'roue est toujours là; l'arbre de couche, les roues d'engrenage, les moulanges, trémis, bluteaux, tout y est, sans compter que l'ameublement est à l'avenant: de l'antique, tels que lits à baldaquin, sofas et chaises sculptés et doublés en crin, valises ferrées en cuivre et capitonnées, armes à feu désuètes, gravures rares, premiers portraits sur zinc, etc.

Deux foyers en pierre jettent encore l'éclat de leur chaleur pétillante, dans les temps d'automne et d'été, quand le nord-est s'amène avec la brume froide et humide.

Tout près, un ruisseau descend en cascade mugissante, avant d'aller s'abimer au pied du cap taillé à pic. Un sentier à travers ce cap conduit au moulin de St-Claude, construit vers 1650, et dont aujourd'hui les ruines se désagrègent lentement sous les coups de bélier de la mer en furie, à l'équinoxe d'automne et aux grandes vagues de mai.

Tout autour du vieux moulin de Vincennes, les arbres, les bosquets, les pelouses, les fleurs font un encadrement qui s'harmonise bien avec cette vieille relique.

C'est là où, la semaine dernière, un groupe de la Société des Arts, Sciences et Lettres de Québec a été reçu royalement par le meunier... pardon, le Seigneur des lieux, M. Lorenzo Auger.

On ne saurait imaginer asile champêtre plus serein, plus joli, plus poétique, plus reposant.

Le coup d'œil y est féérique et tous les sens peuvent s'en donner à cœur joie, sans que l'un puisse jalouser l'autre, puisqu'il y a des douceurs pour chacun.

En quittant leur hôte si accueillant, les visiteurs lui ont dit merci et au revoir, au réveillon de la Noël prochaine.

EMILE.

IMPROMPTU

*A monsieur Lorenzo Auger,
architecte, ami fervent du
terroir.*

Votre moulin, mon cher meunier,
Est plus qu'un joli reliquaire;
C'est un musée où l'antiquaire
A peint dans l'œuvre l'ouvrier.

Et, depuis la cave au grenier,
Des soles à la sablière,
L'arbre-couche et la meule-pierre,
Tout sourit au bon farinier.

Ce vieux refrain mentait au monde,
Qui vous cria: "Meunier tu dors!"
Car aujourd'hui la "fleur" abonde.....

Et vous verrez venir, dès lors,
Puisque le loup a mangé l'âne,
Plus d'une meunière Marianne.....!

ALPHONSE DESILETS.

au Moulin de Vincennes,
Beaumont, le 7 juin 1924.

Ce sonnet a été improvisé et dit sur place par l'auteur, lors de la visite d'un groupe de la Société des Arts, Sciences et Lettres, le 7 juin au Moulin de Vincennes, propriété de M. Lorenzo Auger, architecte.

—o—
"Le charpentier, n'est-ce pas? s'il doit dégrossir une poutre, ne la place pas au-dessus de sa tête, mais sous ses pieds, et ainsi, à chaque coup de hache qu'il donne, ce n'est plus lui seul qui travaille. Ses forces musculaires sont insignifiantes Mais c'est la terre entière qui travaille avec lui. En se mettant dans la position qu'il a prise, il appelle à son secours toute la force de gravitation, et l'univers approuve et multiplie le moindre mouvement de ses muscles."

—o—
L'erreur enivre, l'indifférence assoupit; mais ni l'un ni l'autre ne comble le vide du cœur.

LA CHANSON POPULAIRE EN BRETAGNE

(Ecrit spécialement pour "Le Terroir")

par J. de Roincé,

RENNES, FRANCE

Directeur des "Cahiers du Terroir"

"Quand je chante, je sais mettre mille et mille Bretons à genoux; et mille et mille voix me répondent qui font apparaître les âmes sur le balancement de la mer."

C'est ainsi que répondait à ceux qui l'interrogeaient le chanteur et mendiant de Doarmenez, Jolis Coz, vieillard sans instruction, dont le seul talent était de connaître ces chants populaires qui entraînent les vivants et font tressaillir les morts.

Nulle part, en effet, peut-être plus qu'en Bretagne les vieilles chansons d'autrefois ont été sauvegardées de l'oubli et il m'est agréable de présenter aujourd'hui, par l'intermédiaire du *Terroir*, aux lecteurs du Canada, les bardes bretons et leurs œuvres sublimes et émouvantes.

—o—

Oh! assurément, ces poètes et chanteurs populaires ne sont pas des écrivains connus. L'histoire littéraire de notre pays n'a pas su conserver leurs noms et parfois eux-mêmes confondaient leur chant avec ceux de leurs prédécesseurs.

Ce furent pour la plupart des mendiants qui, déguenillés et n'ayant pour tout bagage qu'un havresac grossier, s'en allaient de paroisse en paroisse, de pardons en pardons, de ferme en ferme, donnant partout des auditions improvisées qui leur assuraient non pas de fructueuses recettes mais une place à la table du plus riche fermier et un lit bien chaud.

Ces bardes n'étaient pas des lettrés. Ils ignoraient la grammaire et le dictionnaire mais "ils avaient le talent d'épancher l'âme bretonne, l'art de débiter ce que chacun pense et ce que tout le monde ne peut exprimer". Entraîneurs populaires ils étaient de grands artistes car ils savaient charmer leurs auditeurs, et leur parole, vibrante et chaude, empreinte de cette simplicité qui en faisait la force, leur permettait d'exercer un pouvoir que leur enviaient les plus grands hommes publics.

La tradition a préservé de l'oubli un grand nombre de leurs œuvres. Il y a quatre-vingts ans Emile Souvestre les évaluait à plus de 10,000 poèmes et il est certain que depuis ce patrimoine s'est encore enrichi.

Chroniqueurs, moralistes, auteurs satiriques... les bardes abordaient tous les genres et leur popularité était due à ce qu'ils chantaient toutes les vertus où tous les défauts dont les hommes aiment à se moquer ou à s'enorgueillir. Mais encore il

faut noter, et ceci sans la moindre exception, qu'ils eurent toujours le noble souci de célébrer leur petite patrie et de défendre le lieu qui les avait vu naître et qui les verrait mourir.

—o—

Sans étudier plus spécialement la musique qui accompagne et qui soutient plus qu'elle ne couvre les paroles des chansons populaires, je veux dire maintenant quels étaient ces chants.

Deux catégories existaient: Les *Soniou* et les *Gwerziou*.

Les *Soniou* sont des chansons gaies, d'inspiration souvent étrangère. Un grand nombre ont le ton des vieux fabliaux français dont ils ont surtout conservé la verve satirique. Une des formules les plus usitées dans ce genre est la parodie que l'auteur présente très souvent sur le modèle d'un testament en faisant parler des hommes ou des animaux qui lèguent à des personnes, dont les noms sont cités, ce qui fut leur bien.

Quelquefois encore les *soniou* ne sont que des parodies des *gwerziou*, parodies amusantes qui transforment le tragique en comique.

Les *Gwerziou* sont des chants populaires qui se rapprochent des plaintes actuelles. Comme ces plaintes les *Gwerziou* évoquent des crimes, des assassinats, des sinistres, des sacrilèges..... On retrouve dans ces chants dramatiques la composition de pièces de théâtre. Le récit est habituellement divisé en périodes qui peuvent correspondre aux actes. Disons en passant qu'Henry Bataille puisa dans une plainte le sujet de sa *Lepreuse*.

* * *

Si la plupart de nos chanteurs errants ont disparu, la Bretagne est fière de compter encore quelques bardes dont la renommée est grande. Ils ne vont plus de logis en logis, mais aux pardons, comme à toutes les grandes fêtes, leur présence est une garantie de succès.

Grâce à eux, grâce aussi aux travaux d'érudits comme H. de la Villemarqué, Luzel, Gourvil et quelques autres, le patrimoine précieux qui nous a été légué par les vieux de chez nous, demeurera intact et les récits qui firent la joie de nos pères réjouiront encore demain nos fils.

J. DE ROINCÉ.

UN TRAIT D'UNION ENTRE LES DEUX AMERIQUES

PAR MADELEINE-D. G.



Les deux américaines se donnant la main.

Mes payses,

Montevideo, ville située en péninsule, a été fondée sous le règne de Don Philippe V, roi d'Espagne, par le Général Bruno-Maurice de Zabala, le 24 décembre 1726.

La capitale de la République Uruguayenne, dont la population est de 400.000 habitants, s'est développée rapidement. Ses rues sont larges et bordées d'arbres nombreux. Le Boulevard Artigas, l'Avenida Brasil, la Rambla de Los Pocitos, le 18 de Julio sont des avenues remarquablement belles. Comme dans toutes les villes sud-

américaines, l'illumination est superbe. Nos vieilles canadiennes sont bien sombres en comparaison.

Des monuments à la mémoire des fondateurs, des "caudillos" (sauveurs) du pays dominent sur toutes les places qui sont de véritables jardins. Les principales "plazas" sont Independencia, Cagancha, Constitution, Zabala, Treinta y Tres, Artigas, Trouville, etc.

Montevideo a un extrait charmant par ses plages fréquentées par les argentins, brésiliens, voire même chiliens qui viennent en grand nombre l'été. Ces plages sont: Pocitos, Carrasco, Ramirez, Malvin, Capurro.

Je vous parlerai seulement de la plage de Pocitos. Ce quartier reposant, agréable, est situé à 3 milles du centre de la ville. C'est le Westmount de Montevideo, mais un Westmount très cosmopolite. Les villas sont entourées de palmiers, de bambous, d'orangers, de mimosa, d'eucalyptus et bordées de grilles. Des feuilles grimpances courent, s'enroulent autour des piliers, des balcons, ici et là. Tout disparaît sous les fleurs, les pensées, les marguerites, les roses, surtout les roses abondent. On a surnommé Montevideo "la Nouvelle Troie" mais on l'a aussi appelé la "Ville des Roses." Au parc Prado, le "rosarium" offre 800 variétés. Plusieurs hôtels fermés l'hiver s'ouvrent à la saison des bains, qui commence les premiers jours de décembre pour se terminer après le Carnaval. A l'ouverture de la saison balnéaire, il y a une bénédiction religieuse à la plage.

La "Rambla" comparable au "Board d'Atlantic City" est le lieu de promenade fashionable, le rendez-vous de la société. Vers 5 heures commence le Corso. Les autos vont lentement, se frottent dans les deux sens jusqu'au bout des allées, vont, reviennent jusqu'à l'heure du dîner, pour recommencer le même effet de galerie après 9 heures. Quelques-uns descendent de voiture, se promènent afin de voir... ou de se faire voir! D'autres s'assoient très irrévérencieusement "LE DOS à LA MER" et regarderont défiler les promeneurs. Les messieurs viennent "contempler" les dames et celles-ci très élégantes, très jolies, s'examinent entre elles. On s'attend à voir des baigneurs et ce sont des personnes en grande toilette qu'on rencontre.

L'architecture est des plus variés. On y trouve des constructions du temps de la domination espagnole et des époques postérieures. Depuis quelques années, on semble mettre en honneur l'Ecole Française et le style des constructions s'en ressent. Quant aux édifices destinés aux affaires, le système nord-américain domine.

Mai 1924.

MADELEINE-D. G.

LOI DE SURVIVANCE

"Si Mistral est, selon le mot de Jules Lemaitre, le dernier venu des grands poètes antiques, il a été surtout un homme d'action, un homme d'action dont l'œuvre présente un enseignement lumineux et toujours fécond. En effet, chérir sa province pour ses traditions, pour ses usages, pour ses légendes mêmes; défendre l'intégrité de ses lois et de ses libertés comme on défend contre l'étranger le territoire envahi; garder le parler ancestral ainsi qu'on garde la clé qui délivre, et le maintenir franc, pur, clair; se garantir contre les abus de l'unité et contre les inconvénients de la centralisation; bref, aimer et servir sa province, parce que c'est une manière efficace d'aimer et de servir son pays, telle a été en somme la doctrine de Mistral, et telle est la bonne leçon que nous devons retenir si nous voulons préserver la flamme qu'il importe de remettre à ceux qui descendent vers la plaine de l'avenir, car, c'est la loi iréductible de toute survivance, il ne suffit pas de recevoir, il faut transmettre aussi."

(M. L.-P. Geoffrion, président de l'Institut Canadien, présentant M. Emile Ripert, poète, avant sa conférence sur l'auteur de Mireille).

LA LECTURE DES ROMANS

La plupart des romanciers sont avant tout des commerçants, pressés de gagner de l'argent: ils n'ont ni le temps, ni le goût de tenir compte de la vérité, ni de la vraisemblance. Ils excellent à éveiller les sentiments élémentaires en plaçant leurs héros et leurs héroïnes dans des situations dangereuses d'où les tirent d'autres héros invulnérables aux balles, capables de passer à travers les murs et qui se moquent des lois de la pesanteur, inexistantes pour eux.

On sort de telles lectures comme on sort du Salon des Indépendants, l'œil faussé par l'irréalité du dessin et de la couleur, l'esprit hébété par la contagion de l'absurde.

Cette littérature malsaine pullule, à cause de l'énorme besoin de la foule qui ne demande à un livre qu'une sorte d'excitation analogue à celle que donne le récit d'un crime ou d'un vol audacieux. Si fragiles sont encore les conquêtes de l'esprit scientifique que le commerce avec la folie peut "décaler" un esprit de son aplomb. Aussi est-il prudent de s'y refuser (Jules PAYOT, *Le travail intellectuel et la volonté*, Alcan, 1920, p. 209).

LE COQ DU CLOCHER

PAR J.-FRANCOIS LAROCHE



Je ne fais : "Cocorico !" pour que l'éclat
Répète un peu moins fort, au loin : "Cocorico!"
Je pense à la lumière et non pas à la gloire,
Chanter, c'est ma façon de me battre et de croire;
Et si de tous les chants, mon chant est le plus fier,
C'est que je chante clair afin qu'il fasse clair !

Chantecler
EDMOND ROSTAND.

L'on vient de poser la croix surmontée d'un coq sur le clocher de notre basilique en reconstruction. Depuis quelle époque les coqs brillent-ils à l'extrémité des flèches de nos églises ? Depuis combien de temps tournent-ils à tous les vents ?

C'est au IX^e siècle qu'on trouve pour la première fois mention d'un coq au faite de l'église de Brescia.

En 980, Saint-Switin, évêque de Winchester, avait reconstruit son église et en avait célébré la dédicace le 13 novembre. Wolstan chanta cet heureux événement en des distiques fort bien tournés pour un poète du siècle de fer, et il n'eut garde d'oublier le coq doré qui étincelait au soleil : "Un coq d'une forme élégante et tout resplendissant de l'éclat de l'or, occupe," écrit-il, "le sommet de la tour. Il regarde la terre de haut et il domine la campagne. Devant lui se succèdent les brillantes constellations du Zodiaque et de Borée. Sous ses pieds superbes, il tient le sceptre et il voit au dessous de lui la cité. Planant dans les airs, il commande à tous ses frères et il exerce avec fierté son empire sur l'Occident. Prompt et inlassable il brave les vents chargés de pluie et, se retournant sur lui-même, il leur présente la tête; il supporte avec courage et la neige et la tempête. Seul, il voit le soleil se baigner dans l'océan, et c'est lui qui salue le premier rayon de l'aurore. Le voyageur qui de loin l'aperçoit fixe sur lui son regard et sent renaître son ardeur; sans doute, il n'est point encore au terme, mais ses yeux lui persuadent qu'il y touche."

Saint Charles Borromée décide dans les "Actes de l'Eglise de Milan" qu'à la pointe de la flèche un coq fortement attaché pourra servir à maintenir la croix.

Mais comment disposer ces deux symboles, la croix et le coq, au faite des édifices. Rien ne doit surmonter la croix; d'un autre côté, le coq embroché semblait captif, et la girouette, gênée dans ses mouvements, ne pouvait tourner. La logique exigeait que rien ne parût contrarier les évolutions de l'oiseau qui, fièrement, se dressait contre l'effort du vent; après des discussions très vives entre les liturgistes et les architectes, la logique eut raison de la mystique, et le coq fut installé triomphalement bien au-dessus de la croix.

En général le coq était de cuivre. Parfois, dans le flanc, on insérait des reliques destinées à attirer la protection des saints contre les menaces de l'atmosphère, et un parchemin relatant soigneusement la date de son installation.

Le plus souvent le coq était doré, pour mieux attirer les regards. On trouve dans les comptes des églises et des cathédrales la mention des sommes versées pour la dorure du coq. Cette brillante parure causa même un désagréable mécompte à deux larrons plus naïfs que ne le sont d'ordinaire les gens de leur métier: il est vrai qu'ils étaient du Xe siècle, et peut-être qu'à cette époque les voleurs étaient moins rusés. Quoi qu'il en soit, nos deux compères, voyant un beau coq étinceler dans les airs, s'imaginèrent qu'il était d'or massif; on croit volontiers ce que l'on désire. Ils escaladèrent la tour et furent bien déconfits quand ils s'aperçurent de leur méprise. Ils durent, furieux, abandonner le fruit de leur larcin.

Mais d'où vient que ce volatile, fier despote de nos basses-cours, s'est perché là-haut, si loin de son modeste domaine, et s'y est installé si bien qu'il fait encore aujourd'hui le couronnement presque obligé des flèches de nos églises ?

Le coq, chez les Anciens, passait pour le prototype du courage et de la vigilance, et on en faisait un oiseau protecteur. Les Gaulois, après la conquête, lui reconnurent la même valeur figurative: voilà qui explique sa présence sur des médailles ou des bas-reliefs de l'époque gallo-romaine.

Les chrétiens furent loin de rejeter ce symbole, qui prêtait tout ensemble à l'inspiration poétique, aux considérations mystiques et au langage emblématique.

Le chant du coq est agréable durant la nuit; non seulement agréable, mais utile, car il réveille le dormeur, avertit l'homme préoccupé, rassure le voyageur. Quand il éclate, le voleur quitte ses embûches; l'astre du jour s'élève et illumine le ciel; le nautonnier inquiet oublie ses angoisses, car la tempête excitée par le vent du soir commence à se calmer; le pieux serviteur de Dieu se lève pour prier et la *Pierre* fondamentale de l'Eglise expie la faute qu'il avait commise en reniant le Christ. A ce chant matinal, l'espoir renaît au cœur de tous, les souffrances du malade se relâchent, les douleurs du blessé s'affaiblissent, l'ardeur du fiévreux diminue... Jésus regarde ceux qui chancellent, il

(Suite à la page 38)

LA BEAUCE EN 1775

A LA VEILLE DE L'INVASION

par
PHILIPPE ANGERS
BEAUCEVILLE

L'auteur de la généalogie des familles de la Beauce, M. l'Abbé Charles Beaumont, dit que l'établissement de la paroisse de St-Joseph de Beauce, remonte jusqu'aux temps du fondateur de Québec, car on trouve que des colons s'y étaient fixés dès 1640. Un siècle après, exactement en 1739, le recensement constate qu'il y avait 262 âmes dans toute la Beauce. Les Abénaquis très nombreux à cette époque dans cette région n'étaient pas inclus dans ce nombre. En 1775, la population de toute la Beauce ne devait guère dépasser douze cents personnes sans compter les indiens.

D'après le recensement de 1765, la population de ce territoire était répartie comme suit :

Sainte-Marie	} 357 âmes	
St-Joseph		
St-François		} 499 "
St-Georges		
Total:	856 "	

Et dans les dix années suivantes, 1765-1775, ce chiffre a dû s'augmenter d'environ cinquante pour cent.

En 1775, la population de la Nouvelle-Beauce était composée de trois éléments bien différents mais de même religion, à peu d'exception près, et tous animés d'un même sentiment hostile à l'Angleterre.

Un de ces éléments, c'était les premiers colons qui avaient noms Mathieu, Roy, Rodrigue, Doyon, Bo'duc, Veilleux, Poulin, etc., etc., tous fils des Normands et des Bretons de la côte de Beaupré, qui avaient eu tant à souffrir du passage de l'armée de Wolfe, quinze ans auparavant.

Les fils se rappelaient des misères endurées par leurs pères, victimes de la guerre de sept ans.

Après la cession, on leur avait enlevé leurs armes, imposé la langue et les lois anglaises, et le serment du test.

Le régime anglais ayant dépouillé les seigneurs de tout privilège, ceux-ci n'avaient plus leur prestige. Leurs censitaires n'écoutaient plus leurs conseils.

Il est vrai que l'Acte de 1774 accordait aux Canadiens l'usage de leur langue et de leur religion. Cependant, cette nouvelle constitution n'était pas encore mise en vigueur, et la loi martiale, proclamée en juillet 1775, appelait les Canadiens français sous les armes pour défendre leurs nouveaux maîtres, qui n'avaient pas toujours été justes envers eux depuis la chute de Québec.

Les habitants de la Beauce désiraient la paix et la tranquillité. Leur terre leur procurait le vivre, le vêtement et le couvert. Ils étaient sans richesse, et vivaient avec la plus économique frugalité. Ils se sentaient heureux sur les bords de la Chaudière, en pleine forêt giboyeuse et, en ce temps-là, la Chaudière leur procurait le poisson en abondance. Ils avaient, comme tout pionnier, choisi les meilleurs terrains qui renfermaient les terres basses, (les fonds) le long de la Chaudière, et ils cultivaient avec avantage.

Ces terres neuves étaient alors d'une grande fertilité. Tout les portait à l'indépendance et au libre exercice de leur volonté. Ils ignoraient les juges anglais qui devaient régler leurs différends; toutes les difficultés étaient soumises à leur prêtre ou à leur seigneur.

En 1772, les habitants de St-François, parce que Monseigneur Briand ne consent pas à changer immédiatement l'endroit du site de leur chapelle, refusent d'obéir à l'ordonnance de leur évêque. De là noises et querelles à tel point que Mgr Briand écrivait en 1772 à M. Verreau: "que cette poignée de monde à St-François faisait plus de bruit et de menaces que tout le diocèse ensemble."

Tout ceci démontre bien que les Beaucerons n'étaient pas faciles à conduire.

Un autre élément de cette population était le groupe des Acadiens qui s'appelaient Poirier, Thibodeau, Leblanc, Toulouse, Bourg, (Bourque), etc., qui, chassés de leur foyer lors du *grand dérangement* (1755), étaient venus se réfugier dans la Beauce. On ne pouvait guère demander à ces Acadiens de venir défendre l'Angleterre. Ils avaient la haine au cœur contre ceux qui les avaient dépouillés de leurs biens et de leur foyer, quelques années auparavant.

A Sartigan (Jersey Mills), dans St-Georges, résidaient, dit on, quelques anglais, qui, probablement à l'exemple d'un certain nombre de leurs compatriotes de Québec et de Montréal, voyaient l'annexion avec les États-Unis d'un œil plutôt favorable à cause de leurs intérêts commerciaux. Ils étaient, eux aussi, peu empressés de prendre les armes pour leur mère-patrie.

Au milieu de cette population, déjà si mêlée, vivaient en très grand nombre, les Abénaquis, ennemis invétérés de l'Angleterre; c'était le troisième élément.

Dès 1640, les Abénaquis avaient fait une alliance avec les Algonquins du nord de Québec, pour combattre leurs ennemis communs, les Iroquois, ceux-ci étaient protégés par les Anglais.

Leur voie de communication étaient la rivière Chaudière et la rivière Kennebec. En 1679, les Abénaquis, vaincus par les Anglais, se réfugièrent en partie dans la Beauce, le long de la Chaudière. Leurs principaux villages (en 1775) étaient au lac Mégantic, (Damisokantik) sur les bords du lac des araignées et à Sartigan, (St-Georges), de Beauce, près de la rivière La Famine.

Ces sauvages étaient tous catholiques, ceux de la Beauce parlaient presque tous français, ils avaient l'âme française. La nation abénaquise avait été l'alliée fidèle des français depuis la découverte du Canada, et l'ennemie jurée de l'Angleterre.

Dès les premiers jours de la révolution, ils se rangèrent du côté des rebelles et leur rendirent d'immenses services.

On ne pouvait pas, non plus, compter sur les Abénaquis de la Beauce pour défendre le Canada contre les soldats de l'armée américaine.

Comme les Abénaquis n'étaient nullement sujets du gouvernement de Québec, il était donc impossible de les entraîner, avec de tels souvenirs, à venir défendre le Canada, pour le conserver à ceux qu'ils avaient combattus, depuis les premiers jours de la colonisation de la Nouvelle-Angleterre.

En 1775, il n'y avait encore que quelques centaines d'arpents en culture, dans la Beauce, la population blanche comme nous l'avons déjà dit, ne devait pas dépasser 1200, dispersée sur une étendue de trente milles de chaque côté de la chaudière, et elle n'avait que deux hommes capables de la conseiller et de la guider: M. l'abbé Verreau et M. Gabriel-Elzéar Taschereau.

M. Verreau, l'unique prêtre de cette région, desservait les trois paroisses plus ou moins organisées régulièrement dans la Nouvelle-Beauce: Ste-Marie, St-Joseph et St-François. Il y avait dans chacune de ces paroisses une chapelle. Celle de St-Joseph, en 1775, était située sur le côté nord-est de la Chaudière, à quelques pas au nord du pont actuel. Celle de Ste-Marie, à l'endroit où est aujourd'hui l'église paroissiale. A St-François, cette chapelle se trouvait dans le jardin de M. Charles Bernard, fils d'Elzéar, à deux milles environ au nord de l'église de Beauceville.

Ces chapelles étaient construites en bois, probablement couverte de chaume, basses de carré, fenêtres étroites, toit élevé et à pic ornées d'un clocheton surmonté du coq gaulois.

Dans la bâtisse de la chapelle de St-Joseph, en 1775, il y avait un

logement pour le missionnaire, et une salle publique pour les habitants. A Ste-Marie, M. Verreau se retirait au manoir de Mme Vve Thomas-Jacques Taschereau, née Marie-Claire Fleury de la Gorgendière, dont la mère était Claire Joliette, enfant du découvreur du Mississipi.

Après la capitulation de Québec, en 1759, Mme Taschereau était venue habiter Ste-Marie avec son jeune fils, Gabriel-Elzéar Taschereau, un des hommes les plus importants de la première période du régime anglais en Canada. C'était le bisaïeul du premier ministre de la province de Québec, l'honorable L.-A. Taschereau.

A St-François, lorsque M. Verreau y venait dire la messe, il se logeait chez un habitant près de la chapelle. La tradition rapporte que chaque fois que la messe était célébrée dans cette chapelle, les Abénaquis s'y rendaient nombreux et occupaient au moins la moitié de l'église; ils se tenaient ensemble. Aussitôt après la cérémonie, ils faisaient groupe et ne se mêlaient pas aux Canadiens.

L'autre personnage qui aurait pu conseiller les habitants de la Nouvelle-Beauce, était le jeune seigneur de Ste-Marie, G.-E. Taschereau, homme de bien et de grande valeur, qui eut plus tard la confiance des grands et des humbles. Député de son comté, juge à Montréal, maître de postes de la Province, grand voyer, membre de la commission des biens des Jésuites, conseiller de lord Dorchester, etc., etc. Cet homme d'action fit plus que tout autre Canadien de son époque pour la survivance française du Canada.

Tout dévoué au clergé et loyal à l'Angleterre, lorsque Carleton appela les Canadiens sous les armes, M. Taschereau essaya de faire des recrues dans la Beauce. L'autorité militaire fit arrêter un des censitaires pour refus d'obéir, mais devant la réprobation générale des habitants, M. Taschereau le fit relâcher, car sans secours, il aurait succombé devant les récalcitrants.

M. Taschereau était capitaine, à la tête d'une compagnie formée en partie de ses censitaires, à la bataille du Sault-au-Matelot et tout désigné à la vindicte des Américains, qui, comme on le sait ne ménagèrent pas son manoir et ses biens à Ste-Marie, en 1775-1776.

De tout le territoire qui forme maintenant le comté de Beauce, il n'y avait encore d'habité par des blancs, en 1775, que les paroisses dont nous venons de parler: Ste-Marie, St-Joseph et St-François, cette dernière paroisse comprenait aussi le territoire de la paroisse actuelle de St-Georges.

Les seigneuries qui formèrent ces quatre grandes divisions de la Beauce, avaient été concédées en 1736 à la charge par les concessionnaires d'ouvrir un chemin roulant et de charrette, depuis la Pointe-Lévy, sur le bord du fleuve jusqu'à la rivière Chaudière, vis-à-vis l'Islet des Sapins, aujourd'hui dans St-Maxime de Dorchester. Ce chemin qu'on a appelé route Justinienne, fait aujourd'hui partie de la belle route internationale Lévis-Jackman.

En 1775, les seigneuries Ste-Marie et St-Joseph appartenaient aux héritiers de Thomas-Jacques Taschereau, et de Joseph Fleury de la Gorgendière, les concessionnaires primitifs.

La seigneurie Rigaud-Vaudreuil (St-François) était la propriété de Alain Chartier de Lotbinière et celles d'Aubert Gallion et d'Aubin de l'Isle, alors Sartigan, maintenant St-Georges de Beauce, appartenaient à des Anglais, excepté le fief Ste-Barbe dont les propriétaires étaient les ayant-droits de Mme Aubin de l'Isle.

William Grant est propriétaire de la seigneurie Aubert Gallion en 1783, le fief Cumberland, partie de la seigneurie Aubin de l'Isle, au Major Philipp Andrew Skin, à la même époque, et l'autre fief de cette seigneurie Aubin de l'Isle, appelé fief de la Belle-Alliance, est possédé par Jonathan Elkarts.

En 1775, il n'y avait encore eu que très peu de défrichement dans St-Georges. En 1792, Joseph-Gaspard C. de Léry, fait la première concession, dans le fief Ste-Barbe, d'une terre à Mathew Lymburner. On peut conclure de cela, que les Américains ne trouvèrent que peu d'habitations dans Sartigan en 1775, quoiqu'il soit admis qu'il y avait déjà quelques Anglais établis à Jersey Mills dans le fief de la Belle-Alliance, plus tard la propriété de J. G. Hannah, horloger et importateur des "Grand-Father-Clocks" si recherchées de nos jours.

Tels étaient les développements de la Beauce et l'état d'esprit de sa population lorsque Arnold fit son apparition à Sartigan. Il est

facile de concevoir que les Beaucerons qui possédaient la finesse normande et la tenacité bretonne ne se laissèrent que peu influencer par un parti ou par l'autre. Ils observèrent une neutralité intéressée, ne voulant favoriser ni les républicains américains, ni les loyalistes canadiens.

Pour eux, ces deux partis adversaires étaient des ennemis ou plutôt, des gens en qui ils n'avaient aucune confiance. Ils ne comprenaient probablement pas quelles raisons ils avaient de se battre entr'eux. Leur plus grand crime à tous deux était d'être Anglais.

Les confédérés malgré leur promesse de liberté, n'eurent pas le pouvoir de les convaincre car leur prêtre et leur seigneur, MM. Verreau et Taschereau, leur avaient rapporté que les rebelles avaient traité Carleton de papiste, et qu'une des causes du mécontentement des confédérés était leur indignation au sujet de l'Acte de Québec, qui reconnaissait enfin l'église de Rome et les lois françaises.

C'est cette raison plus que toute autre qui les a empêchés de suivre leurs amis, les Abénaquis.

Ils n'eurent qu'une ambition, exploiter Arnold et ils le firent avec toute l'habileté d'un bon breton au sang normand.

Arnold ne les molesta en aucune manière et paya grassement tout ce qu'il réquisitionna, et par ses largesses, promesses et affabilités, il se fit, dans la Beauce, des fournisseurs, moyennant finance, mais non des amis dévoués et aucun Beauceron ne prit les armes sous son commandement.

—o—

Tout bonheur se compose de deux sensations tristes: le souvenir de la privation dans le passé, et la crainte de le perdre dans l'avenir.

JOUBERT.

—o—

C'est au moment où des hommes réunis se croient le plus épatants et les plus maîns qu'ils sont aussi les plus gobeurs; et la sottise des prétendues "compétences" est—comme disait Huysmans— plus abondante et plus ferme que celle des ignorants. Il n'y a réellement ici-bas qu'une forme de la supériorité intellectuelle, c'est cette vertu si rare, que pratiquent et recommandent les Ordres religieux, et qu'on appelle l'humilité.

(Suite de la page 36)

ramène ceux qui s'égarent; il jette les yeux sur Pierre et celui-ci aussitôt se reconnaît.

Comme les anciens Grecs, les premiers chrétiens aimaient à dessiner l'image du coq sur leurs tombeaux, mais ce n'était plus comme défense contre une puissance mystérieuse, c'était "IN SPERM BEATAE RESURRECTIONIS"—dans l'espoir de la bienheureuse résurrection,—que semble annoncer la fanfare de l'oiseau vainqueur éclatant dans les ténèbres de la nuit.

Cet oiseau symbolique fut installé à la partie la plus visible, la plus élevée de nos temples, et comme, par la fierté de son attitude, par la sveltesse de son corps, l'ampleur de son panache, le coq se prêtait fort bien à cette fonction, on le mit au sommet des campaniles comme héraut mystique et indicateur des vents.

Voilà sans doute la cause à laquelle il faut attribuer la présence du beau coq vernissé qui reluit au soleil sur les flèches de nos églises.

J.-FRANÇOIS LAROCHE.



CHEZ NOS MEMBRES



Plusieurs des membres de la Société des Arts, Sciences et Lettres ont été à l'honneur pendant les belles manifestations intellectuelles qui ont marqué la semaine du 18 mai derniers alors que se sont tenues, dans notre ville, le congrès de l'Association des Auteurs Canadiens, la séance annuelle de la Société Royale du Canada et la réunion de la Société Historique du Canada.

La Société elle-même a participé de façon sensible à la convention des Auteurs alors qu'elle a organisé la promenade à travers le vieux Québec historique avec le concours de l'Association des Guides Historiques qu'elle a fondée.

L'hon. Cyr.-F. Delâge, membre de notre société, a été élu président de la section française de l'association dont l'exécutif sera désormais à Québec; M. G.-E. Marquis en a été choisi trésorier; M. Geo. Bellerive délégué au conseil national et M. Damase Potvin, conseiller.

Ce sont également deux des membres de notre société, MM. Aimé Plamondon et J.-Eug. Corribeau, qui, pendant le congrès, ont eu la direction de la séance récréative qui a suivi le banquet, organisé par M. George Bellerive, des conventionnistes au Château Frontenac.

Enfin, c'est M. Alphonse Désilets, un de nos vice-présidents qui a été l'âme de la convention et qui en a dirigé toute la marche. Ajoutons que M. Désilets a été nommé secrétaire de la section française de l'Association.

C'est notre 1er vice-président, M. Narcisse Savoie, qui a représenté la Société des Arts, Sciences et Lettres au Congrès de l'Association des Auteurs Canadiens, lors de la séance spéciale convoquée pour recevoir les délégués des diverses sociétés littéraires de la province de Québec. M. Savoie a donné lecture, en anglais et en français, d'un substantiel travail sur l'œuvre de la société, qu'il a représentée très dignement.

A cette même séance, M. Alonzo Cinq-Mars a représenté la Société des poètes de Québec et M. Damase Potvin, secrétaire-archiviste de notre société, était délégué de l'École Littéraire de Montréal, dont il est membre.

M. Alphonse Désilets, 2ème vice-président de la Société des Arts, Sciences et Lettres, a fait le rapport, à cette séance, des travaux du groupe de Québec de la section française de l'Association des Auteurs Canadiens.

M. G.-E. Marquis, trésorier de la Société des Arts, Sciences et Lettres, a fait, lui aussi, le mercre-

di, 28 mai, devant les membres du Club Rotary, une intéressante causerie sur les futurs développements de Québec. Il a cherché à faire entrevoir ce que serait Québec en l'an 2000 et a naturellement profité de l'occasion pour esquisser ce qu'est, aujourd'hui, notre ville. Celle-ci, encore qu'elle n'a rien d'espagnol grandira, et son beau port, en particulier, se développera. En tout cas on finira, prédit M. Marquis, par lui rendre justice. Et c'est ainsi que le bon sens triomphera.

M. Marquis a aussi présenté un fort instructif travail sur le vieux Québec, avec projections lumineuses, au cours d'une séance de la convention de la Société Historique du Canada qui s'est tenue, les 24 et 25 mai dernier, au Morrin Collège. Nous reproduisons partie de cette étude plus loin.

M. Antonio Langlais, C.R., aviseur légal de la Société des Arts, Sciences et Lettres a fait, le 21 mai dernier, devant le Club Rotary, une très agréable causerie dans laquelle il a donné, d'une façon qui fait honneur à sa philosophie, un aperçu sur l'époque présente, au point actuel de la période d'après-guerre. Il a montré, à la lumière des faits, que les brumes amoncelées par la guerre se disloquaient enfin et que l'aube s'annonçait prochaine, à l'horizon. Puis, il a cherché à deviner ce qu'éclairera le soleil de demain. Quoi qu'il en soit, la civilisation moderne adoucit les mœurs; elle a discipliné le caractère; elle a développé l'activité et l'énergie, le courage et la force. L'homme a appris que toute force est dans le travail et que par le travail il peut gravir les cimes. Mais craignons les passions du jour; elles sont en train de semer les ruines dans des vieux pays. Continuons de suivre notre voie puisque, jusqu'aujourd'hui, elle a été sûre. Ne nous en écartons pas.

Notre collègue M. Alonzo Cinq-Mars, membre du bureau de direction de la Société des Arts Sciences et Lettres, a été récemment élu président de la Société des Poètes de Québec, qui a célébré, le 9 juin, le premier anniversaire de sa fondation. M. Cinq-Mars succède à M. Louis-Joseph Doucet. A cette occasion, les habitués de la "Tour de Pierre" ont confraternisé en un dîner chez Bertani.

M. Lorenzo Auger, architecte bien connu de Québec, membre de la Société des Arts, Sciences et Lettres, a reçu, le 7 juin, à sa villa du Moulin de Vincennes, à Beaumont, une vingtaine de ses

(Suite à la page 40)



THÉÂTRE



LES PROPOS DE L'ENTR'ACTE

par Aimé Plamondon, de la Société des Auteurs canadiens

UNE SEMAINE NATIONALE... UN THÉÂTRE NATIONAL

La dernière semaine de juin sera pour notre bonne ville de Québec et le district qui l'entoure une semaine nationale. On fera, durant

Ces jours de fête, un grand déploiement de nos produits manufacturiers et industriels dans les magnifiques pavillons du Parc de l'Exposition Provinciale; on fournira également au grand public l'occasion de participer à des manifestations qui lui sont à la fois une distraction et un enseignement; enfin, initiative fort heureuse et éminemment appropriée à la circonstance, on glorifiera un certain nombre de nos plus vieilles familles canadiennes et on exaltera dans leurs représentants autorisés le courage héroïque et la vaillance indomptable de nos valeureux ancêtres.

Nous nous permettons, à cette occasion, de revenir une fois de plus sur un sujet qui nous est cher et de signaler à nos auteurs dramatiques, présents et futurs, tout le parti qu'ils peuvent tirer de ces démonstrations caractéristiques de l'esprit de notre beau terroir, pour la création d'un théâtre national qui saura véritablement intéresser tous nos compatriotes parce qu'il sera la représentation vivante et véridique des sentiments et des passions qui forment l'âme de notre peuple.

Car, il n'y a pas à le cacher, nous n'aurons un théâtre canadien susceptible de prendre place à côté de celui des autres nations et qu'elles applaudissent comme nous applaudissons le leur, que le jour où nos dramaturges auront mis à la scène et fait triompher avec éclat quelques pièces à thèse vigoureusement charpentées et quelques comédies de mœurs habilement construites et abondamment étoffées.

A ce sujet, certains nous ont fait la remarque qu'ils ne voient pas bien quelles thèses peuvent intéresser et émouvoir nos populations, et que, quant à nos mœurs, elles leur semblent trop simples, voire même trop austères pour fournir les éléments d'une bonne comédie.

Nous avons alors simplement demandé à ceux-là si les thèses du divorce, de l'amour libre, du prétendu droit au bonheur qui ont aujourd'hui perdu à peu près toute leur vogue en Europe et ailleurs, leur paraissent seules dignes d'être portées à la scène avec chance de succès, auquel cas, nous plaignons grandement et le théâtre et ceux qui s'y adonnent.

Pour ce qui est des mœurs, nous leur avons également répliqué que nous ne pouvons admettre que les études fouillées portant sur les vices et les tares des dégénérés et des malades peuvent et doivent former l'unique et invariable matière des œuvres dramatiques qui comptent. En fait, nous avons défié nos interlocuteurs de nous nommer cinq pièces de ce genre qui, après le succès de scandale de leur apparition, ont conservé quelque crédit auprès des lettrés et du public en général. Notre défi est demeuré sans réponse comme nous en avons d'avance l'absolue certitude.

Les thèses canadiennes qui sollicitent l'attention de nos dramaturges comme de nos romanciers sont nombreuses et substantielles.

Ainsi, quel beau sujet que celui du retour à la terre? Qu'il y a là une belle occasion de montrer dans toute sa beauté notre âme paysanne qui est la plus noble expression de notre âme nationale! Qu'on représente donc, par exemple, les étapes de la lutte qui se livre dans la conscience et dans le cœur d'un fils de paysan, instruit, nanti encore tout jeune d'un joli domaine terrien, solide et rapportant de beaux bénéfices, et aux prises avec les sollicitations de ses amis de collège qui le pressent de s'en venir dans la grande ville où un mer-

veilleux avenir l'attend, assurent-ils, dans le commerce, l'industrie ou la finance. Pour coiser l'action on pourra donner à notre jeune homme une amoureuse d'enfance au village et une amie, mondaine et coquette, à la ville. Puis, qu'on l'y fasse venir à la ville; qu'il y consume, avec une tranche de son patrimoine, ses illusions et ses rêves et qu'il y égratigne son cœur aux épines du flirt des amourettes frivoles. Enfin, qu'on fasse tout à coup parler en lui la grande voix de la terre, probablement par la même bouche que celle de l'amour sincère et fidèle, et qu'on le ramène, les yeux embués de larmes, mais le cœur à jamais guéri, au bon vieux foyer des ancêtres où il continuera désormais, d'une âme sereine, leur glorieux labeur revenu pour toujours des mirages trompeurs, immuablement impassible devant les gloires d'opérette et les amours de roman-feuilleton.

N'est-ce pas que voilà un sujet de pièce complet, émouvant, dramatique, quoi? Qui donc le traitera? Nous l'offrons à tous ceux qu'il pourra intéresser en les assurant que nous ne leur réclamerons point de droits d'auteur. Si personne ne le tente, eh bien, qui sait, nous l'essaierons peut-être nous même un de ces jours.

En tout cas, méditons un peu ces quelques pensées durant cette Semaine Nationale qui va nous en fournir la très opportune occasion.

(Suite de la page 39)

collègues de la Société dont quelques-uns accompagnés de leurs épouses. La réception a été des plus cordiales et des plus joyeuses. Cette villa d'été de M. Auger est l'ancien moulin banal de la Seigneurie de Vincennes qui date de 1650 et que M. Auger a transformé tout en lui conservant ses plus vieilles pièces et ses reliques, sa grande roue, ses alluchons, ses vérins, ses meules, etc. L'excursion du 7 juin était sous la direction de M. Narcisse Savoie, premier vice-président de notre société qui, comme toujours, en a assuré le succès.

Nous publierons, dans la livraison de juillet du TERROIR un article accompagné de photographies sur le vieux Moulin de Vincennes.

Les excursionnistes étaient: M. et Mme Alphonse Désilets et leur fillette Rolande, M. et Mme J.-A. Smith, M. et Mme Narcisse Savoie, M. et Mme Louis Gagné, M. et Mme Damase Potvin, Mademoiselle Marie-Ange Desautels, Mlle Marthe Dubuc, de Chicoutimi, MM. Arthur Amos, Hector Colette, Dr Chs Turcotte, Ernest Legaré, Onés. Gagnon, G.-E. Marquis, Geo. Morisset, J.-A. Fournier et Adrien Desautels.



LE PAYSAN DE FRANCE

Texte de la conférence faite en mars dernier par M. Geo. Bouchard,
député de Kamouraska, sous les auspices de la Société
des Arts, Sciences et Lettres.—(Suite et fin).



“Dans la Nivernais, raconte Monteil, soit dans la cuisine, soit dans les prairies, on danse au son de la musette, les vives bourrées, les vives sauteuses”. (ib. 371).

Il m'a été donné, de présider à Château Chinon au cœur du Morvan, une kermesse, où l'on a voulu faire revivre les joies et amusements d'autrefois. Ce charme des morvandelles en costumes du pays et martellant le sol de leurs lourds sabots en dansant la bourrée traditionnelle, au rythme des airs populaires, eût été suffisant pour réconcilier les plus endurcies avec les coutumes du passé.

Des contes et des chansons en patois, des concours de joueurs d'accordéon et des joueurs de vielle (vèse) faisaient la principale attraction de cette inoubliable soirée.

Et comme le dit Vaillat. (Le Cœur et la Croix de Savoie 194). “Maintenant quand on danse à la Saint-Antoine, aux bonnes fêtes et aux jours des noces, ce n'est plus au son de la vielle, mais aux accents plus canailles de l'accordéon. Le dernier vieilleux est mort il y a quelque temps à l'âge de 82 ans. Il était de tous les mariages, de tous les bals. Pendant un demi-siècle, que de filles et de garçons se sont promis l'un à l'autre tandis qu'assis dans une cour de grange, il semblait jeter un sort à sa vielle et lui suggérer des mélodies qui envoûteraient.”

C'est dans les noces surtout que se manifeste la gaieté paysanne. J'ai eu l'avantage de voir souvent défilé des cortèges de noces sur les routes de l'Anjou et jamais je suis resté étranger à ces spectacles.

Par un privilège dû à ma jeunesse, je pouvais me mêler à ces groupes, pour les danses et les conversations bruyantes dans les carrefours.

Les noces, ce sont ces heureuses fêtes de famille où l'on fait trêve aux soucis du labeur journalier pour s'embrasser entre cousins et cousines et entre gens du même village. (Le cousin d'outremer n'était pas oublié).

Leroux-Cesbrons, dans ses “Souvenirs d'un Maire de Village” en parlant d'une noce vendéenne raconte qu'en lisant les articles du code qui sont l'obligato du mariage à la mairie, il lui est arrivé de tourner deux feuillets et de provoquer le quiproquo suivant:

Art. 214.—La femme est obligée d'habiter avec son mari... et en haut de l'autre page... après s'être fait autoriser par le juge qui peut seul en donner l'autorisation.”

Heureusement pour la magistrature, ces erreurs ne se produisent pas souvent.

On a coutume d'offrir au mari quelques petits cadeaux utiles au ménage, parmi lesquels figurent, le biberon et le vase (nocturne) traditionnel.

“La cérémonie terminée à l'église, continue le même auteur (68) et après plusieurs tournées le cortège se met en route, sonneur en tête, et reprend la route du logis par les chemins bordés de houx et de genets en fleurs.

En passant aux carrefours, on trouve, dressés sur un escabeau, de petits autels rustiques avec des croix de fleurs et un pain posé sur une assiette. La tradition veut que la mariée prenne le pain; cela lui portera bonheur et dans l'assiette vide toute la noce fait tomber de gros sous.

A la ferme la porte est obstinément close. Sur le seuil, quelques os et de vieux restes de pain moisi. Ce sera tout le repas des nouveaux époux, tant qu'ils n'auront pas promis solennellement d'être un couple uni et travailleurs. Tout est symbole dans ces anciens usages, Alors se passe une scène d'un effet saisissant.

De l'intérieur monte un chœur de jeunes filles psalmodiant, dans le mode mineur, de longs couplets rythmés comme des litanies et couplet pour couplet, les gens de la noce chantent les répons, semblablement rythmés, en un patois imagé,

Les filles s'enquière si la jeune femme sera bonne ménagère, élèvera bien ses enfants; si l'homme saura gagner le pain des siens, faire son devoir de chef de famille. Les gens du dehors se portent garants des intentions du nouveau ménage.

Alors la porte s'ouvre!

Seulement il est impossible de passer! On a amoncelé par terre, à l'entrée de la chambre tous les ustensiles d'un usage journalier: balais, pelles, pinces, fau x, râteau, que sais-je? Image des épreuves qui attendent la jeune femme au seuil de sa vie nouvelle!

Il faut qu'en un tour de main elle ait remis en ordre tous ses outils.

Si elle le fait vite et bien, on augurera favorablement de l'activité de la future ménagère.

Les gens qui marient une fille en Vendée, tuent un veau pour nourrir la noce. Pendant ce temps le menu ne varie pas: veau à midi, veau à souper. On vous sert du potage au bouillon de veau, de la fraise de veau vinaigrette, du veau aux pruneaux, des pieds de veau, du rôti de veau... toute la lyre du veau.

Le jour où j'étais de noce, je constatai un reconstituant l'anatomie du veau qu'on nous servait qu'une des pièces capitales, ... la tête... n'avait pas paru au menu.

Il y a peut-être là une superstition amusante, que je ne soupçonne pas? me dis-je? Il faut que je m'informe!

“... Héias! notre maître (notre maître est le titre que donne encore le fermier à son propriétaire, dans ce pays de vieilles traditions) me dit la mariée, d'un air éploré, notre chat l'a mangée pendant la messe!

“La salle du repas présentait un aspect bizarre! Tous les jeunes gens étaient assis à une table toutes les jeunes filles à une autre: côté des garçons, côté des filles.

“Tout le temps du dîner, qui a bien duré trois grandes heures, alternativement garçons et filles ont chanté des chansons du pays.

Cela se passait avec méthode.

“Un garçon entonnait un couplet, ses camarades répétaient le refrain en chœur. Silence absolu du côté des filles!

La chanson terminée, une fille se levait à son tour, et, cette fois les garçons se taisaient.

Alors la plus jeune des filles a entonné la chanson de la mariée, popularisée par le roi d'Ys:

Vous n'irez plus au bal,
Madame la mariée!
Vous n'irez plus au bal
Ni aux jeux d'assemblée?
Vous garderez la maison
Pendant que nous irons.

Il y a vingt-deux couplets.

La mariée doit les écouter recueillie, sans rire, ni sans pleurer.

Après le dîner, les danses. J'en ai remarqué une, la maraichine, très originale. A la fin de chaque strophe, ... c'est une danse chantée, ... chaque cavalier soulève sa cavalière par la taille à bout de bras et pirouette avec elle sur place.

Dans les noces bretonnes, les choses se passent différemment. Ce sont des fêtes qui durent parfois une dizaine de jours suivant l'appétit des invités ou la quantité de provision fournies par les assistants.

Dès le matin du grand jour les hommes, les femmes et les enfants circulent par les rues et font quelques stations près des pots de cidre. Pour ces fêtes les barques restent au port et les filets au séchoir.

L'heure du rendez-vous sonne et l'on se rend au domicile de la future épouse pour se former en cortège et repartir pour la mairie et l'église, la mariée en tête.

L'usage des contrats de mariage est presque inconnu des pêcheurs les époux n'apportent que très rarement, un petit lopin de terre.

Ces deux cérémonies ne durent pas longtemps. Le curé ne prend que très rarement la parole: ce qui ne déplaît pas aux "nociers"... car l'air salin a creusé l'appétit, et ils attendent impatiemment l'heure du premier repas, dont la durée n'est pas proportionnée à celle de la messe. Ce sont les femmes âgées, faisant partie de la noce qui servent à table, à tour de rôle: autre cause de retard: les *MAMES GOUSSES* (mamans-vieilles) n'étant pas très vives!

Le premier repas terminé, on part en bandes faire, soit un pèlerinage (à Douarnenez l'on va à Saint Pierre Paour, ou à Sainte Anne de la Palue) ou le plus souvent une promenade au bord de la mer sur l'une des grèves. Celle de St-Jean (ou l'académicien Jean Richepin a fait construire sa superbe villa) attire les promeneurs par son sable fin et ses roches escarpées.

Ce n'est que vers huit ou neuf heures que le retour a lieu pour le deuxième repas; ce retour est un peu plus bruyant; la journée a été chaude et l'on a souvent goûté à la cruche de cidre;

Le dîner terminé les danses commencent au son du bigniou. La farandolle, la ridée, la gavotte se succèdent sans interruption jusqu'à l'aube. Puis les conduites commencent: promenades nocturnes à travers les rues. Le silence n'est pas observé et les habitants sont éveillés par le son des voix chantantes. On se quitte en se donnant rendez-vous pour la deuxième journée.

Les hommes y seront moins nombreux les papes gusses (papa vieux) reprenant leurs barques. La pêche qui constitue la seule ressource de ces familles nombreuses, ne peut pas être interrompue plusieurs jours. Les jeunes continuent de se divertir.

Souvent le marié ne goûte pas longtemps les douceurs de foyer familiale, il prend la mer dès que la noce est terminée. Et le spectacle de la nouvelle épouse sur le quai ou le môle suivant du regard la barque aux voiles brunes qui emporte son bien-aimé est très touchant, vous n'en doutez pas.

Dès que l'embarcation a disparu au tournant de la côte, elle va mettre un cierge à la gardienne des matelots à celle qui saura faire éviter les innombrables écueils de la mer... et du ménage!

Qui de vous n'a pas lu avec admiration les quelques pages que le Rouennais Flaubert consacre, (dans *Mme Bovary*) à la description d'une noce normande.

"Toujours le même cortège revenant de la mairie au logis; le menestrier précédant les mariés qui sont suivis par les parents et les amis. La fin des noces est peut-être plus typique;

"Jusqu'au soir, dit-il, on mangea. Quant on était trop fatigué d'être assis on allait se promener dans les cours ou jouer une partie de bouchon dans la grange, puis on revenait à table. Quelques-uns, vers la fin s'y endormirent et ronflèrent. Mais au café, tout se ranima, alors on entama des chansons, on fit des tours de forces, on portait des poids, on passait sous son pouce, on essayait à soulever les charrettes sur ses épaules, on disait des gaudrioles, on embrassait les dames. Le soir pour partir les chevaux gorgés d'avoine jusqu'aux nasaux, eurent du mal à entrer dans les brancards; ils ruaient, se cabraient, les harnais se cassaient leurs maîtres juraient en criaient et toute la nuit au clair de la lune, par les routes du pays, il y eut des carrioles emportées qui couraient au grand galop, bondissant dans les *aisgnée* ? sautant par-dessus les mètres de cailloux, s'accrochant aux talus, avec des femmes qui se penchaient en dehors de la portière pour saisir les guides."

Les noces de la *Touraine* décrites par Geo. Sand (*Mare au Diable*) se présente avec un rite plus compliqué.

Dans la Chalosse en Gascogne, où les vieux usages semblent si bien conservés, les noces ne manquent pas d'intérêt nous dit André de la Borde-Lassaie (322)

"Quand le jour de la noce est fixé, la famille envoie un ou deux des siens, choisi parmi les plus proches parents, les voisins ou les intimes, pour faire verbalement les invitations. Selon le vieil usage chalossais, les embitedous, ... c'est leur nom—portent un bouquet de rubans à la boutonnière. Autrefois, ils tenaient à la main un bâton élégamment enrubanné. Il harangue une vieille femme coiffée de l'ancienne capuie démodée qui l'écoute, la quenouille à la main:

"Bonjour Daunine, je vais vous dire ce que je viens faire. Je suis ici de la part de Pieroulet et de la Janeton de Bouheben qui

"marient leur fils de vendredi en huit. Ils font bien des compliments à toutes les personnes de cette maison et ils vous font inviter à venir ce jour-là à la maison où ils demeurent. "Nous déjeunerons et, après, nous accompagnerons la mariée jusqu'à l'église, un peu plus en avant jusqu'au balustre. Là le prêtre leur donnera la sainte bénédiction et leur dira la sainte messe et, après la sainte messe, nous l'accompagnerons à la maison où il doit habiter et là nous prendrons part aux vivres que le bon Dieu et les braves gens nous offriront et les amusements qui suivront. Si je me suis trompé, je vous fais mes excuses et je vous prie de me laisser recommencer."

"Ce petit discours dans lequel quelques variantes tendant à s'introduire, reflète les mœurs d'une société chrétienne qui associe l'idée de Dieu à ses espérances et à ses joies et par là, il l'emporte sur bien des harangues académiques. Accueilli partout comme un messenger de bonne nouvelle... excepté par les chiens, ennemis-nés des inconnus, (d'où le nom de cassecan), l'embitedou ou vide dans chaque maison un verre de vin, offrande propitiatoire qu'il ne peut refuser. Il lui faut un estomac et une tête solides pour que ses jambes ne le trahissent pas avant la fin de la journée.

"Un des caractères des noces villageoises c'est d'être en quelque sorte des piques-niques où chaque invité en envoyant la veille ou l'avant veille, des volailles, des œufs ou d'autres comestibles, contribue aux frais du festin, ce qui autorise l'embitedou à parler des vivres apportés par les braves gens. Cette politesse, du reste, est une simple avance. Celui qui la reçoit la rendra exactement par un don de même nature lorsque le voisin mariera un des siens.

"Un des rites les plus curieux du mariage chalossais, c'est l'usage qui consiste à porter en grande pompe, sur une charette enguirlandée deux ou trois jours avant la noce, le lit et l'armoire de l'épouse, de la maison d'où elle sort à celle dans laquelle elle entre. Un cortège de jeunes femmes l'accompagne en chantant parfois des épithalames rustiques, le long du chemin. Sur le parcours tout le monde se met aux portes et aux fenêtres pour saluer avec sympathie ce symbole du bonheur conjugal.

Au matin des noces, après quelques libations "le cortège se forme et se met en marche vers la mairie si le mariage civil (l'enregistrement, comme on dit dans la campagne), n'est pas déjà fait, puis vers l'église. Chemin faisant, les donzelons chantent sur un ton monotone cet hymne nuptial:

La mariée va enrégistrer
Dieu veuille qu'elle n'y revienne pas.
Elle s'en va vers le soleil
Elle brille comme la fleur
Elle s'en va vers le soleil, vers le vent
Elle brille comme l'argent.

.....

La mariée marche d'un pas léger, léger,
L'herbe naît sous son pied
Elle s'en va, mignon, mignon,
Comme fait la rose sur le bouton.
Regardez ia mariée, regardez-là
Plus vous la regardez, plus elle est jolie.

Après la messe, les invités reviennent, en se donnant le bras, à ia maison conjugale où les mariés les ont précédés en voiture.

La perspective d'un plantureux repas excite la verve quelque peu railleuse des invités. Tout en marchant, ils chantent ces strophes humoristiques:

Si tous les jaloux avaient crevé
Ils auraient tous crevé excepté nous.
S'ils avaient crevé ce matin
Il en aurait crevé vingt-cinq.

.....

Nos époux sont beaux et jeunes
Couleur de rose comme toujours.
Ils sont jeunes et gais
Comme leurs mères qui les ont nourris
Ici on ne vit jamais
Un pied de giroflée si bien fleuri.

Sortez de chez vous, gens enfumés
Vous verrez passer des gens bien parés.

La noce a toujours lieu dans la maison où doivent résider les époux. Chez les paysans comme les princes, l'épouse se rend à la demeure qui sera désormais la sienne.

Si les jeunes mariés sont des métayers, le propriétaire vient en personne "mettre dedans" la jeune femme, ou son époux si c'est celui-ci qui entre dans la maison. Sur le seuil, devant la nombreuse assistance, il les harangue de son mieux, leur rappelle les traditions de foi et d'honneur de leur famille, leur recommande d'aimer les vieux parents, d'être leur bâton de vieillesse, de mériter ainsi les récompenses et la longue vie promises par le Décalogue à ceux qui honorent leur père et leur mère.

Après avoir ainsi épanché les flots de sa rhétorique, le propriétaire tend la main, selon le cas, à l'épouse ou à l'époux. Avec lui, l'un et l'autre franchissent le seuil de leur demeure. Le propriétaire donne alors à l'épouse une pièce d'argent ou d'or. En échange, celle-ci lui remettait autrefois, à la mode orientale, un mouchoir de poche, mais aujourd'hui, la mariée s'en abstient, trouvant, sans doute, inutile de dépareiller une douzaine.

Après quoi, pendant trois ou quatre heures, les convives mangent, boivent, et noient dans leurs verres leurs soucis habituels. Si, pour éloigner la maladie, il suffisait de boire des rasades à la santé des gens, les jeunes époux seraient à jamais prêmuniés contre toute contagion malsaine.

La gaité paysanne est une vertu que la guerre même avec ses deuils et ses ruines n'a pas abolie. Elle fait le fond de l'âme française. Dans les villages dévastés les habitants ont gardés sous le modeste toit de leurs baraquements provisoires leur gaieté qui se manifeste dans toutes sortes de fêtes traditionnelles dès que le rude labeur quotidien est terminé.

Je n'étonnerai personne en parlant de l'hospitalité de l'affabilité et de la courtoisie des paysans manifesté surtout parmi ceux qui n'ont pas subi l'influence néfaste des courants de touristes.

En Auvergne, nous dit Jean Ajalbert, (Au Cœur de l'Auvergne 73) vous pouvez sans invitation préalable manger et loger;—Le paysan ne le dit pas toujours très gracieusement, mais cela lui plaît bien quand même.

J'ai toujours du plaisir à évoquer le souvenir des après-midi de dimanche de 1914 que je passais à flaner avec les paysans des bords de la Loire. A St-Mathurin, je participais à leur jeux de boules sans avoir l'air d'un intrus, tellement la sympathie dont on m'entourait était évidente.

Chaque heureux coup au jeu—et vous devinez pourquoi on m'en a attribué plusieurs—chaque heureux coup était marqué par une procession au tonneau de vin—, L'attraction du tonneau qui rendait les joueurs moins sévères m'empêchait de m'enorgueillir de mon adresse.

A la fin de l'après-midi on jaugeait le tonneau et chacun payait. art égale du vin consommé,—environ une douzaine de sous. Ce qui n'était pas une trouée énorme même dans un budget d'étudiant.

Dans mes excursions à travers la France, je ne suis jamais descendu dans un foyer rural sans être invité à goûter au vin du pays... et bien souvent c'était le vin vieux qui faisait les frais de la réception!

Je la vois encore, sous son revêtement de toile d'araignée, de poussière et de moisissures, cette bouteille de vin blanc débouché en mon honneur par le maire d'une petite localité des environs d'Amboise... Je n'insiste pas, ... de crainte d'exciter votre soif ou vos soupçons.

Je ne serais jamais tenté, cependant de mettre en doute la tempé-

rance des paysans français. Dans les pays de vignobles, les scènes d'ébriété sont plutôt rares.

Les étrangers trouvent généralement la population rurale française accueillante. Combien de paysans qui saluent volontiers même l'inconnu rencontré sur leur route.

Vous ne rencontrerez jamais un paysan ou une paysanne entrant dans un magasin ou ailleurs qui ne dise:

"Bonjour Messieurs et Dames",

En Bretagne on dit encore :

"Bonjour la compagnie! Bonjour, brave gens! Pardon si je me trompe!

Cette cordialité du paysan se manifeste surtout vis-à-vis de ses voisins immédiats...

"Toute maison rurale compte, dit La-Borde de Lassale (Usages de la Chalosse—Gascogne... "Paysan de France" p. 321, quatre voisins rattachés à elle par les liens traditionnels d'une amicale association. Le plus rapproché a des privilèges incontestés qui lui assignent le premier rang dans l'échelle du dévouement, mais tous les quatre ont des obligations jamais déclinées, toujours fidèlement remplies.

Venez-vous à trépasser? Votre premier voisin attèlera ses grands bœufs roux à sa charrette et vous fera ainsi parcourir votre dernière étape jusqu'au cimetière. Vous contentez-vous d'être malade d'inspirer des inquiétudes à vos parents, à vos amis? C'est également le premier voisin toujours alerte et dispos, qui courra chercher le médecin du corps, et au presbytère le curé, ce médecin de l'âme.

Etes-vous parvenu à cette date fatidique qu'on appelle la fête du porc? Les quatre voisins seront là pour vous aider dans le sacrifice de l'animal et dans la préparation des jambons qui orneront comme les lustres les poutres enfumées de votre cuisine. Puis, autour d'une table plantureusement servie, ils feront à votre santé des libations aussi abondantes que vous voudrez. Les quatre voisins, qui ne sont pas dénommés pour rien "voisins de porc" vous rendront la politesse. Vous aurez ainsi en perspective quatre bons diners, ce que les gens d'un certain âge préfèrent à quatre douzaines de bals.

"Ailleurs, on affecte de ne pas regarder ses voisins, de ne pas les connaître. A Paris, par exemple, le premier étage n'a le plus souvent aucune relation avec le second."

Notre passage à travers la France avec le Train-Exposition Canadien nous a convaincus des sentiments bienveillants que le peuple français a conservés à notre égard... et les manifestations de sympathies toutes simples et toutes nues comme nous en avons eues dans certains petits villages de Charente m'ont plus vivement ému encore que les réceptions éclatantes dans les grandes villes.

Quand à Vauvert et à Candiac nous sommes allé payer un tribut d'hommage à la mémoire de l'illustre Montcalm, nous avons vu une foule paysanne des plus sympathiques se presser à nos côtés et j'ai senti que nos cœurs battaient en synchronie parfaite.

Les paysans vous n'en doutez pas ont de plus un sens artistique très profond. Geo. Sand a raison d'affirmer "que le paysan le plus simple et le plus naïf est encore un artiste et que son art est supérieur."

"Les chansons, les récits, les contes rustiques peignent en peu de mots de que notre littérature ne fait qu'amplifier et déguiser" (Français le Campi 13).

Qui peut se vanter de posséder à un plus haut degré que le paysan cet équilibre d'esprit qu'on appelle le "gros bon sens" ou le jugement et qui faisait dire au dernier Ministre de l'Agriculture, M. Chéron, que "les paysans sont des docteurs en bon sens".

Mesdames et Messieurs, si j'ai été téméraire en acceptant de traiter devant vous un sujet aussi délicat et aussi profond... il me semble que déjà votre sympathie m'a absous.

En voulant vous montrer la paysannerie comme un des glorieux traits de la France immortelle, j'ai suivi le conseil de Mgr Lapointe, vicaire général de Chicoutimi.

"Pourquoi, dit-il, irions-nous chercher des exemples à l'autre bout du monde? N'avons-nous pas la France, la France que les peuples mercantiles, industriels, se sont acharnés pendant des siècles à con-

quérir? La motte de terre française a résisté à tous les assauts; la France a gardé son territoire, car elle est un peuple d'agriculteurs.

Dans le conflit qui vient de se terminer la victoire est sans doute attribuable à la Providence qui aime les peuples terriens, comme aussi au génie des militaires fils de terriens; mais celui qui a remporté la victoire, c'est, à n'en pas douter le paysan français."

C'est en parlant des paysans de France pendant la guerre que le célèbre écrivain anglais Kipling disait: "J'ôterais volontiers mon chapeau à tous et chacun d'eux."

C'est du reste une attestation de l'histoire au cours des siècles que les pays agricoles se sont toujours à la suite de grande perturbation relevés plus vite que les autres" (Victor Boret 19).

"La maîtrise de l'heure ce n'est pas le financier c'est le laboureur". (Chéron).

Que dire alors de leurs admirables campagnes les cultivatrices de France? Ce sont elles qui gardiennes inviolables des foyers ont mis dans l'âme de leurs fils, le respect des traditions rurales les plus chères et les notions du plus pur patriotisme. Ce sont-elles qui pendant la guerre ont empêché la terre de prendre en friche en couvrant les sillons de leurs sueurs pendant que leurs époux ou leurs frères couvraient les tranchées de leur sang. Leurs foyers sont les meilleures cellules sociales de la nation. Saluons-en les gardiennes qui sont les abeilles de France.

Mesdames et Messieurs, laissez-moi vous dire malgré que votre profession ou votre métier vous tienne éloigné de la terre, que les agriculteurs canadiens sont vos frères. Parce qu'ils forment l'élément le plus stable le plus sain et le plus moral de la population, parce qu'ils sont les principaux artisans de la richesse du pays, parce qu'ils sont les meilleurs conservateurs de notre race, de notre langue et de notre foi, saluons chapeaux bas les habitants canadiens frères des paysans de France.

Disons avec Logan cet aimable poète que le trépas nous a trop vite ravi:

..... "la terre de chez nous,
"La terre que j'aurais baisée, à deux genoux,
"Sur laquelle, attentif à découvrir ses charmes
"J'aurais versé mon cœur et, peut-être mes larmes".
(Terre Maternelle)

et avec Blanche Lamontagne:

"Gloire à ces hommes qui demeurent
"Près de la charrue et des bœufs!
"Ils sauvent les gloires qui meurent,
"Dans le passé de nos aïeux!.....

(Les Habitants).

Le Premier Ministre de cette Province l'honorable M. Taschereau, en faisant ses vœux du 1er de l'an: disait avec raison que:

"C'est dans nos campagnes que nous devons à l'aube d'une nouvelle année, aller chercher les traditions dont il convient de nous inspirer pour conserver les forces morales de stabilité, de mesure, d'esprit de foi et d'entreprise dont est faite notre glorieuse histoire."

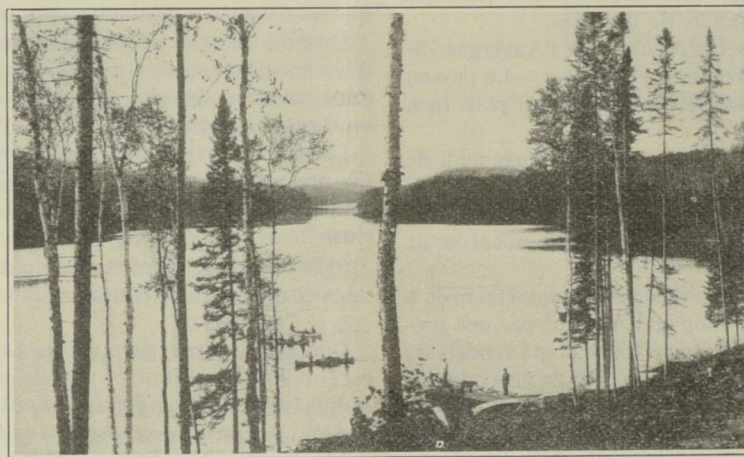
Son Eminence le Cardinal Bégin est bien d'accord avec l'hon. Premier Ministre, à exprimer son appréciation de la paysannerie canadienne, héritière des qualités de la paysannerie française.

"Ne délaissiez pas ce sol où se sont enracinées de si vives qualités, ces champs où le Canadien a grandi fort et vigoureux comme l'érable de ses forêts, ce *terroir* où ses fils se sont multipliés drus comme le blé aux épis d'or".

Que chacun de vous fasse sa part pour la cause des ruraux pour le maintien de nos traditions rustiques.

C'est à vous, Mesdemoiselles, qu'il appartient de refuter par vos exemples encore mieux que par vos paroles ce préjugé qu'empêche plusieurs de vos contemporaines d'unir leur destinée à celle d'un homme de la terre. Rappelez-vous la parole de notre si bon ministre de l'Agriculture, l'honorable M. Caron: 'N'ayez pas peur de presser la main calleuse mais solide d'un fils d'habitant'.

NOS PAYSAGES



Un joli coin de nature dans les Laurentides aux portes de Québec:
le Lac Edouard

LE VIEUX QUÉBEC ET SES GUIDES HISTORIQUES

Causerie faite devant les membres de la Société Historique du Canada, à sa séance annuelle du mois de mai 1924, à Québec, au Morrin College.

par
G. E. MARQUIS
de la Société Historique du Canada

M. le président, ⁽¹⁾

Messieurs.

Il y avait jadis, à Québec, deux chroniqueurs de grand talent qui, pendant longtemps, ont fourni à la presse du pays des articles toujours fort goûtés du public. L'un s'appelait Arthur Buies et l'autre Faucher de St-Maurice. Chacun avait son talent, sa mentalité et son style. Buies ne fut pas toujours orthodoxe et son franc-parler lui a attiré parfois de singulantes ripostes, mais il faut ajouter qu'il savait racheter cet excès d'audace ou de pétulance par beaucoup d'humour et un patriotisme que nul n'a jamais mis en doute. D'autre part Faucher de St-Maurice avait, dans son langage, ses manières et son maintien, le même décorum que l'on rencontre dans ses écrits: celui-ci aimait aussi son Québec, mais non pas de la même façon que Buies.

Tous les deux écrivaient à peu près vers la même époque, c'est-à-dire il y a un demi-siècle, et chacun à sa façon s'est efforcé de prêcher le progrès pour la ville de Québec et de suggérer bien des améliorations. Buies en voulait à nos vieilleries et c'est tout au plus s'il demandait la conservation de nos murailles après les avoir tronçonnées vis-à-vis de toutes les rues, pour faciliter la circulation des véhicules. Faucher de St-Maurice, lui, ne voulait pas que l'on touchât au vieux Québec, et il faut lire les pages qu'il a écrites au sujet de la démolition de l'antique collège des Jésuites pour comprendre tout l'amour qu'il portait à ces témoins muets d'une époque qui n'est plus.

Les idées de Buies firent leur chemin pendant un certain temps, et dans l'espace de peu d'années, entre 1865 et 1880, on a eu la manie de détruire tout ce qui donnait un cachet d'antiquité à notre ville. Ajoutons que l'on s'est heureusement repris depuis, et que l'on s'efforce maintenant de conserver à la capitale son cachet de jadis, cachet de vieille ville normande, afin de continuer à y attirer la foule des touristes qui, chaque année, augmentent de plus en plus, grâce à l'amélioration de nos grandes artères et à l'accroissement des véhicules-moteurs.

Laissez-moi rappeler un paragraphe de ce qu'écrivait Faucher de St-Maurice en 1879, dans un rapport qu'il adressait au premier ministre d'alors,

l'hon. Henri-Gustave Joly, au sujet de cette rage de démolition qui sévit pendant quinze ans:

“La cité de Champlain n'allait plus exister que dans les gravures des bibliothèques, que dans le souvenir des vieillards, lorsqu'un jour ce que nos prêtres, nos artistes, nos lettrés n'avaient cessé de répéter, fut dit par un homme de goût, qui joignait à ce titre celui de gouverneur général du Canada. Sur l'observation du comte de Dufferin, les autorités comprirent ce qui aurait dû les frapper si vivement, dès 1865. Elles se convainquirent que la foule de touristes qui, chaque année, venait passer quelque temps à Québec, avant la démolition d'une partie de ses murs, n'y accourait guère pour voir défilier de front deux camions dans la côte de la Montagne; ce qui les attirait, c'était “the stone walled city of the North”. On accepta l'avis du noble lord; et de suite, on se mit à relever ce qu'on avait eu tant de peine et si peu d'hésitation à détruire.

“ Il n'était que temps. Encore six mois du règne de la bande noire parmi nous, et la plus ancienne ville du continent nord américain en devenait la plus jeune, par la disparition de ses “monuments”.

Vouloir faire ici la simple nomenclature de tout ce qui constitue pour nous des reliques historiques m'entraînait trop loin pour le temps mis à ma disposition. Plusieurs historiens ont été forcément obligés de parler de l'histoire du vieux Québec en faisant celle de la Nouvelle-France, mais il y en a peu qui se soient attaché tout spécialement à rappeler les nombreux faits dont le promontoire de Québec a été le témoin depuis trois siècles.

Quelques-uns se sont appliqués à faire connaître soit un homme, soit une période de l'histoire, soit un événement remarquable; pendant que d'autres ont eu à cœur de mettre en relief certaines séries d'événements qui se sont déroulés à Québec, mais aucun, que je sache, n'a encore entrepris d'écrire l'histoire de la ville de Québec depuis sa fondation jusqu'à nos jours, bien que nous possédions bien des matériaux qui pourraient aider à reconstituer cette histoire.

Toutefois, ce qui est absolument certain et palpable, dans bien des cas, ou visible à l'œil nu, ce sont les restes encore debout de monuments de tout genre qui rappellent des faits intéressants

(1) M. Lawrence-J. Burpee, qui est aussi président de la Société des Auteurs Canadiens et de la Société Royale du Canada.

de notre histoire. C'est ainsi qu'en nous promenant à travers le vieux Québec, principalement à l'intérieur des murs et à la Basse-Ville, l'on revit presque l'histoire qui s'est déroulée à des centaines d'endroits différents, pourvu qu'on la sache cette histoire ou que l'on soit conduit par un cicerone bien au fait de ses péripéties.

Tout récemment, la *Société des Arts, Sciences et Lettres* de Québec organisait un concours sur les coins de Québec les plus chargés d'histoire. Le jury nommé pour décerner les prix a déclaré que toutes les compositions sont intéressantes et méritent publication.

Pas moins d'une vingtaine d'endroits du vieux Québec ont été étudiés à l'aide de volumes déjà publiés ou d'archives inédites, et chacun a rappelé mille et un faits se rattachant à un coin particulier de la cité de Champlain.

L'un, celui qui a gagné le premier prix, M. Philippe Angers, a énuméré tout ce qui se rattache au parc Montmorency-Laval; le deuxième, M. Joseph Courteau, a revécu, par imagination, l'épopée du vieux Château St-Louis et là il a rappelé tout ce que ce coin de terre contient de souvenirs remarquables; le troisième M. D. Potvin, en cultivant son jardin potager, près du Monument des Braves, a rappelé les faits les plus remarquables qui ont eu cette plaine pour scène. D'autres viendront bientôt exposer dans le "Terroir", organe de la Société des Arts, Sciences et Lettres, le fruit de leurs recherches, au sujet des endroits qui rappellent le plus de souvenirs, sur notre promontoire.

C'est M. P.-J.-O. Chauveau, lors de l'inauguration de l'École Normale Laval, en 1857, qui disait, dans un discours resté mémorable: "L'histoire est partout dans Québec; à chaque pas, elle nous crie: Me voici". Que d'autres après lui ont tracé de Québec des descriptions heureuses et se sont exclamés devant le pittoresque de sa nature! Vouloir les rappeler et citer de chacun d'eux une simple ligne, rallongerait trop cette causerie, qui ne doit pas dépasser la demi-heure, et c'est pourquoi je passerai immédiatement à un autre aspect de la question.

Sous le pique du démolisseur, le vieux Québec disparaît tous les jours et, à cause de l'indifférence des autorités fédérales au sujet de nos fortifications, celles-ci menacent à bien des endroits de s'écrouler. Des édifices d'un autre âge, dont quelques-uns remontent même à 1636, se détériorent et, chaque année, l'on en voit disparaître quelques-uns pour être remplacés le lendemain par une maison quelconque, qui ne dit plus rien ni aux gens de Québec, ni aux étrangers. Nous comprenons bien qu'en

dehors des murs, à la Basse-Ville, à St-Roch et autres quartiers où le progrès moderne s'est implanté, qu'on ne peut songer à donner à ces différents quartiers aucun cachet architectural, puisque chacun bâtit à sa guise et un peu où il veut, mais, à l'intérieur des murs, n'y a-t-il pas lieu d'employer tous nos efforts pour que le vieux Québec soit conservé dans la mesure du possible, quand il n'est pas une entrave au progrès? Il a déjà été suggéré à maintes reprises que la Commission des champs de bataille nationaux soit chargée du soin et de l'entretien de notre enceinte de pierre, y compris la Citadelle; qu'il lui soit voté chaque année un montant assez élevé pour en assurer la conservation et même qu'elle soit mise en état de faire compléter la promenade sur les murailles de Québec, en construisant une porte-passerelle au-dessus de l'ouverture faite aux murailles lorsqu'on a démolie en 1897, la porte St-Jean.

Une autre commission a été nommée tout récemment à Québec, qui s'appelle la Commission des Monuments Historiques. Nous avons tout lieu de croire que cette commission prendra les moyens voulus pour que nous conservions à l'intérieur des murailles ce qui en constitue en quelques sorte le cachet.

Tous les auteurs qui ont écrit sur Québec, depuis un siècle et plus, en ont fait ressortir les fastes et ont rappelé le cachet particulier que la ville possède à cause de ses constructions du temps de la période française. Qui ne se rappelle, en effet, le livre de Hawkins, "Picture of Quebec"; celui du principal Grant de l'Université Queen, "Picturesque Canada"; "Le Vieux Québec", de Pierre-Georges Roy; "Historic Tales of Old Quebec", de George Gale; "Picturesque Quebec", "L'Album du Touriste" et autres volumes de sir James Lemoine; les conférences de Buies et de Faucher de St-Maurice, il y a un demi-siècle; puis le volume de feu le juge Routhier "Québec et Lévis à l'aurore du XX^e siècle"; et combien d'autres encore que nous passons.

La Société Historique du Canada, qui a succédé, il y a deux ans, à la Société des Lieux Historiques du Canada, ne peut se désintéresser de cette campagne entreprise il y a déjà longtemps pour conserver à Québec ses principales caractéristiques et le charme qui la distinguent entre toutes les autres villes du Canada. Une preuve entre autres de l'attrait de Québec sur les étrangers, c'est que le nombre en augmente chaque année et que, l'année dernière, ils sont venus ici par centaines de mille, et pendant trois mois, nos hôtels n'ont pu contenir toute cette foule. Nous croyons que ce pèlerinage ne pourra que s'augmenter d'une année à l'autre pourvu, bien

entendu, que les nouveaux venus retrouvent toujours ici ce qui y a attiré les anciens. L'on vient des provinces canadiennes en assez grand nombre, mais c'est surtout les États-Unis que les caravanes le plus nombreuses nous arrivent. Sans vouloir faire de réclame à qui que ce soit, nous sommes heureux de reconnaître la peine que s'est donnée la grande compagnie de chemin de fer Pacifique Canadien pour accommoder ses nombreux visiteurs. Elle a aussi compris que son hôtel devait être en harmonie avec la ville où il s'élève et ses architectes se sont évertués à rappeler dans cette hôtellerie les pages les plus glorieuses de notre histoire, de même que les figures les plus nobles qui l'ont illustrée. Au point de vue économique, il en est résulté pour Québec un accroissement du commerce et d'activité qui a compensé quelque peu pour la dépréciation commerciale qui s'est fait sentir depuis quelques années.

Ajoutons que les autorités civiques ont compris l'importance de ce mouvement et que le maire entre autres s'est efforcé, depuis quelques années, de rendre le séjour de nos visiteurs plus agréable en améliorant nos voies de communication et en assurant la plus grande sécurité à ceux qui nous font l'honneur de nous visiter.

D'autres organisations sont aussi éveillées au mouvement touristique, mais il y a encore, dans le public, trop d'apathie, et il se rencontre même certains profiteurs qui, sans le vouloir, emploient parfois des méthodes qui équivalent à celle à tuer la poule aux œufs d'or, vis-à-vis des touristes.

Il y a donc une question d'éducation à faire, et cette éducation doit se faire par tous ceux qui comprennent l'importance et la valeur que l'on attache aux monuments qui font de Québec une ville unique dans l'Amérique du Nord. La *Société des Arts, Sciences et Lettres* a voulu y contribuer pour sa part en créant, l'hiver dernier, une commission destinée à former des *guides historiques*. Cette commission a choisi une douzaine de conférenciers, et chacun à tour de rôle a traité un sujet devant une cinquantaine d'élèves, tous jeunes gens instruits et bilingues, qui ont suivi des cours historiques pendant trois mois.

Des examens écrits et oraux, en français et en anglais, ont terminé ces cours et pas moins de quarante candidats ont réussi à décrocher un certificat de capacité. Au cours des mois d'été, ces guides seront mis à la disposition des touristes, grâce à une organisation systématique et à la protection accordée par l'autorité municipale. Donc, à l'avenir, tout visiteur qui voudra se renseigner de façon intelligente en se faisant indiquer les sites

les plus remarquables de Québec, pourra retenir les services d'un de ces guides qui, suivant les loisirs de chacun et ce qui l'intéresse particulièrement, le conduira aussi bien pendant une journée que pendant une heure et même pendant deux jours, pour rappeler sur place les événements qui se sont déroulés sur le promontoire de Québec, depuis la venue de Jacques Cartier jusqu'à nos jours.

C'est pour mettre fin aux histoires fantaisistes de cicerone improvisés et ignares qui, depuis toujours, conduisaient en calèche nos visiteurs, que la Société des Arts, Sciences et Lettres a pris cette initiative et l'a conduite à bonne fin.

Ce n'est pas que ces guides soient des encyclopédies, ni qu'ils puissent faire étalage de science comme ceux qui ont passé un quart de siècle et plus à fouiller nos archives, mais ils peuvent, entre autres choses, rapporter des faits assez précis sur ce qui se rattache à notre histoire locale, aux monuments qui en proclament les plus belles pages ou aux sites qui rappellent certains souvenirs historiques, entre autres sur:

1. Les fortifications de Québec depuis 1535 jusqu'à nos jours;
2. Les sièges de Québec et les plans de défense;
3. L'histoire du fort et du château St-Louis;
4. Les édifices publics les plus remarquables;
5. Les maisons d'enseignement,
6. Le Palais législatif et son histoire,
7. Les tablettes historiques,
8. Les monuments commémoratifs,
9. Les plaines d'Abraham et les parcs publics,
10. Les environs de Québec,
11. Le pont de Québec,
12. Le tour du Saguenay.

Les étrangers qui nous visitent peuvent bien posséder certaines connaissances sur la ville de Québec par les lectures qu'ils ont faites, mais ils sont presque toujours dans l'impossibilité de retracer, laissés à eux-mêmes, les endroits précis où se sont déroulés les événements qui les ont intéressés. Nos guides pourront les conduire à ces endroits et leur épargner ainsi une perte de temps considérable. Il n'a été enseigné aux guides de Québec que ce qu'il importe réellement de connaître et de retenir.

Quand nous demandons la conservation du vieux Québec, il ne faut pas s'imaginer que nous tombons dans l'exagération qui signalait jadis, il y a cinquante ans, Arthur Buies, quand il écrivait, entre autres choses: "On ne saurait croire jusqu'où certaines personnes poussent le goût des

antiquités; il suffit qu'une chose soit décrépite, bien salie, bien déchiquetée, bien ratatinée, nauséabonde et informe, mais qu'elle ait cent ans, pour qu'elles la pressent sur leur cœur".

Non, il n'est pas question de vieilleries qui n'ont aucune valeur, et c'est pourquoi nous ne tenons aucunement à la conservation des bicoques de la rue Champlain, du cul-de-sac Notre-Dame et de la ruelle Sous-le-Cap. Mais, par contre, nous serions heureux de voir la *Commission des Monuments Historiques* conserver tout ce qui, dans Québec, constitue un souvenir qui mérite d'être gardé pour la postérité.

A ce sujet voici ce qu'écrivait le "New York Post" du 14 juin courant:

"Tandis que la plupart des villes, aux Etats-Unis, et que plusieurs, au Canada, se hâtent de faire disparaître tout ce qui chez elles rappelle les origines, et se vantent de leur caractère moderne, Québec s'en est tenue autant que possible aux choses et à l'atmosphère du XVIIe siècle. Cela, ainsi que l'emploi de la langue française, que les Québécois affirment être la langue très pure d'il y a quelques siècles, donne à la ville du Cap Diamant un cachet particulier qui charme tous les visiteurs..... Des petites rues tortueuses, des calèches à deux roues et des enseignes françaises à la porte des magasins font à cette ville une atmosphère des vieux pays tout à fait charmante." Un peu plus loin, dans le même numéro, sous une réclame du Pacifique Canadien fort bien faite et intitulée, en français: "*Bienvenue à Québec*", on peut lire que cette ville est "un coin des vieilles villes des pays les plus anciens."

Pour atteindre ce but, il faut l'appui de tous ceux qui ont fait et qui font encore une étude de ces questions et qui consacrent leurs loisirs, de même que leur talent, à enseigner le respect de ce qui mérite le respect. Et c'est pourquoi nous verrions avec plaisir la *Société Historique du Canada* approuver le désir que nous avons soumis dans cette causerie, en exprimant aux autorités locales le vœu qu'elles prennent toutes les mesures nécessaires pour assurer à Québec la pérennité de son cachet d'originalité, par la conservation de toute pierre et de tout édifice qui rappellent les trois siècles d'histoire dont est chargé son rocher.

Une résolution dans ce sens a été adoptée séance tenante, pour être adressée aux autorités locales et fédérales.

TRANSFORMATION

C'est Théophile Gauthier qui a écrit ce qui suit: "Le caniche le plus civilisé n'a jamais eu l'idée de se mettre des boucles d'oreilles et la papou stupide, qui mange de la glaise et des vers de terre, s'en fait avec des coquillages et des baies colorées."

Gauthier estimait que la pensée de s'orner et de chercher à s'embellir naît du seul cerveau humain.

Ce n'est, vraiment, pas flatteur pour les humains; puisque cela voudrait dire que l'homme au point de vue de la beauté physique, est le plus mal partagé de tous les êtres. Il est vrai que l'être humain est nu, lui, quand tous les animaux sont vêtus avec tant de recherches par la nature. Quel tailleur a jamais, comme elle, ajusté un habit, choisissant l'étoffe, la variant à l'infini; quel faiseur pourra jamais imiter parfaitement l'habit du vison, de la loutre, du castor. Et puis, comment affirmer que les animaux n'ont pas conscience de leur parure, sur laquelle ils ne souffrent pas une souillure et qu'ils lustrent avec tant de soins; comment prétendre que les oiseaux ignorent la splendeur de leur plumage et la séduction des mille superfluités qui les ornent: aigrettes, huppés, collets et joailleries merveilleuses. Peut-on, par exemple, ne pas croire à l'orgueilleuse coquetterie du paon qui déploie l'orbe éblouissant de la queue.

Si les animaux ne cherchent pas à s'embellir, c'est donc qu'ils se savent parfaitement beaux. Pauvres animaux, ils ont donné l'exemple à l'homme de la coquetterie et lui ont fait envie, car il s'est empressé de les dépouiller de leur peau pour s'en revêtir.

Entout cas, l'être vivant qui s'est cru assez laid pour s'orner superficiellement, ce n'est toujours pas la bête irraisonnable. C'est, d'abord, le sauvage, dont le panachement ne se composait que de superfluités: coiffures de plumes, colliers de coquillages, pendeloques de toutes sortes; bracelets de plumes, etc. etc. Puis, la coquetterie, traversant les âges en souveraine immortelle, l'être civilisé inventa ce que l'on appelle la mode. Et il serait trop long, évidemment d'énumérer les diverses manifestations de la mode depuis les sauvages jusqu'à nos jours archi-super-ultra-civilisées.

EUG. LECLERC, Ltée

EUG. LECLERC, Président et gérant.
J.-O. SAMSON, maire de Québec. Vice-président.
J.-ALF. COOK, Sec.-trésorier.

- ASSURANCES -

FEU - VIE - VOL - ACCIDENTS, ETC.

EDIFICE "NORWICH"

88, RUE ST-PIERRE -:: QUEBEC

Tél. 8426—Le Soir 1256

W. BEAULIEU & CIE

(ANCIEN POSTE PLAMONDON)

727 St-Vallier, :-: QUEBEC

Marchandises sèches générales.
Toujours des "JOBS" en mains.
Spécialités: PRELARTS.

ED. BOISSEAU PICHER

NOTAIRE

ARGENT A PRETER SUR HYPOTHÈQUE EN VILLE
ET A LA CAMPAGNE.—ARGENT A PRETER
AUX FABRIQUES ET AUX MUNICIPALITÉS
—ORGANISATIONS DE COMPAGNIES
A FONDS SOCIAL.

BLOC MORIN, 111 Côte de la Montagne
QUEBEC

TEL. 116

Tél. 5003

J.-A. LESAGE

COURTIER

140, rue St-Pierre - - - Québec

Tél. 2153

Dr ALPHONSE DION

CHIRURGIEN-DENTISTE

24, côte du Palais, - - - QUEBEC
Heures de bureau: 9 à 12 hrs a.m.; 2 à 5 hrs p.m. et 7 à 8
hrs p. m.

Tél. 7196

HECTOR LAFERTE

AVOCAT, C.R., M.P.P.

14, rue St-Pierre, :-: :-: :-: Québec

INSTITUT J. THOMAS

25, RUE ST-STANISLAS

Tél. 7490. (Bloc Lavigreur & Hutchison)

Préparation pour brevets, pour bureaux; Anglais,
Français, Sténographie, Clavigraphie, etc.

Tél. 3759.

377, RUE ST-JEAN, QUEBEC.

LA GALVANOPLASTIE CANADIENNE Limitée

"CANADIAN ELECTROPLATING WORKS LTD."

Dorure, Argenture, Nickelage, Cuifrage, Galvanisation,
Bronzage, Soudure.

CHRETIEN & GABOURY

HORLOGERS ET BIJOUTIERS

377, Rue St-Jean, :-: :-: :-: Québec.

Ls-Ph. Morin, L.A.C.G.A. L.-Eug. Barry, L.A.C.G.A. Léon Côté, C.A.

MORIN, BARRY & COTE

COMPTABLES LICENCIÉS, SYNDICS AUTORISÉS

Comptabilité, Vérification, Arbitrage, Liquidation,

Organisation, Direction

Représentant de: The Shaw Correspondence School, Toronto
116, COTE DE LA MONTAGNE, - - - QUEBEC

Arthur Picard TEL. 1239w. J.-M. Gaudry

O. PICARD & FILS, Enr.

ENTREPRENEURS
PLOMBIERS & ELECTRICIENS.

199, RUE ST-JEAN, :-: :-: QUEBEC

Tanguay & Chênevert

ARCHITECTES

20½, RUE D'AIGUILLON - - - Québec

Tél. 1466.

5% ou 6½%

Nous avons toujours en mains un excellent
choix d'obligations municipales, scolaires et d'utili-
tés publiques.

Nous recommandons spécialement La Corpo-
ration d'Énergie de Montmagny, de 1929, à 1931
à 6½%.

Le Crédit Industriel, Limitée

103, RUE ST-PIERRE, QUEBEC

J.-A. Fugère, gérant. Tél. 7750-7751.

Tél. 430.

Bernier, de Billy & Dorion

AVOCATS

111, côte de la Montagne, - - - Québec

Arthur Fitzpatrick, C. R.
Onésime Gagnon, L.L.L.

Maurice Dupré, C. R.
Charles Parent, LL. B.

Fitzpatrick, Dupré, Gagnon & Parent

AVOCATS

111, côte de la Montagne - Québec Tél. 212.

HENRI POULIOT

NOTAIRE

Courtier en immeubles et en placements. Administrateur
de successions. Organisation de compagnies, etc.

Bureau: 70, de la Couronne ou 215, rue St-Joseph,
Immeuble de Myrand & Pouliot (Limitée)

Résidence: 88, rue Fraser, Tél. Bureau: 2840. QUEBEC

Tél. 4145.

HELIODORE LABERGE

ARCHITECTE

103, RUE ST-JEAN - - - QUEBEC

Tél. Bureau, 2993-w. Rés. 1747-w, 83 D'Auteuil.

PAUL FONTAINE

L. L., L. Ph. D.S.P.

AVOCAT

111, côte de la Montagne - - - QUEBEC

S.-JULES LARUE

NOTAIRE

et agent d'immeubles, Achats et ventes de propriétés,
placements.

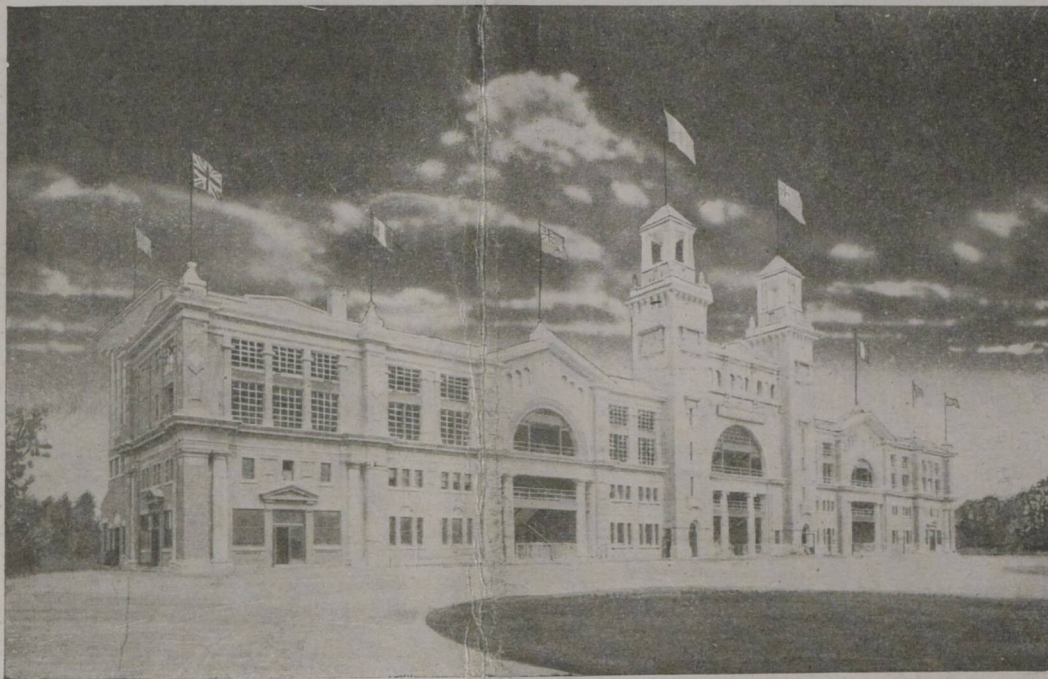
Edifice de la Banque Nationale, rue St-Pierre, QUEBEC

Vos yeux sont en sûreté sous mes soins.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 rue St-Jean.

LA SEMAINE NATIONALE

1924 - 24 JUIN - 1^{ER} JUILLET - 1924
PARC DE L'EXPOSITION - QUÉBEC

LE PALAIS CENTRAL, au Parc de l'Exposition Provinciale de Québec, qui sera le foyer principal des diverses manifestations patriotiques et pratiques à l'occasion de la SEMAINE NATIONALE du 24 juin au 1er juillet 1924.



Le Palais Central de l'Exposition est un des plus beaux et des plus complets édifices de ce genre. Longueur, 365 pieds ; largeur, 100 pieds ; hauteur, 63 pieds ; hauteur des tours, 109 pieds ; jusqu'au sommet des mats : 142 pieds. L'Amphithéâtre, trois galeries, est d'une superficie totale de 33,340 pieds et d'une capacité de 8,000 sièges. L'intérieur de l'édifice, au-dessous de l'amphithéâtre, a quatre étages et d'une superficie totale de 45,808, soit globalement pour les deux parties une superficie de plancher de 79,148 pieds. Tout l'édifice, construit en 1916, est en matériaux à l'épreuve du feu. Coût : \$175,000.

LA SEMAINE NATIONALE est fixée sur deux célébrations essentiellement canadiennes : le 24 juin, qui en marque l'ouverture, est la journée de la St-Jean-Baptiste, le patron des Canadiens français, et le 1er juillet, qui en est le terme, est la fête officielle du Canada. Exactement HUIT JOURS.

Aucune autre semaine, la plus belle de l'année au point de vue température, ne saurait offrir un caractère plus patriotique.

PROGRAMME GENERAL

NOS RESSOURCES NATURELLES

NOS INSTITUTIONS NATIONALES

NOS GLOIRES NATIONALES

La semaine nationale répond à un sentiment naturel et pratique. Elle témoignera de notre vitalité et justifiera notre fierté.

**LA COMMISSION de L'EXPOSITION PROVINCIALE
QUÉBEC**